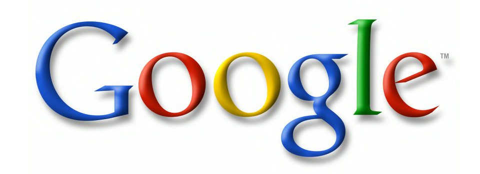




VIE

DU R. P.

IGNACE CHOMÉ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MISSIONNAIRE AU PARAGUAY

D'APRÈS SES LETTRES, ET LES DÉTAILS QUE NOUS A LAISSÉS
LE P. PERAMAS, MISSIONNAIRE COMME LUI
AU PARAGUAY.

Laudemus viros gloriosos et parentes
nostros in generatione suâ.
(ECCL., c. 44, v. 1.)



DOUAI
DECHRISTÉ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.
— 1864 —

VIE

DU

P. IGNACE CHOMÉ

VIE

DU R. P.

IGNACE CHOMÉ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MISSIONNAIRE AU PARAGUAY

D'APRÈS SES LETTRES, ET LES DÉTAILS QUE NOUS A LAISSÉS LE P. PERAMAS, MISSIONNAIRE COMME LUI AU PARAGUAY.

Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione suâ.
(Eccl., c. 44, v. 1.)



DOUAI

DECHRISTÉ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

— 1864 —

diennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté... Chez ces sauvages chrétiens on ne voyait ni procès ni querelles; le *tien* et le *mien* n'y étaient pas même connus. Car c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie; gouvernés par les mêmes hommes qui les avaient tirés de la barbarie, et qu'ils regardaient, à juste titre, comme des espèces de divinités; jouissant, dans leurs familles et dans leur patrie, des plus doux sentiments de la nature; connaissant les avantages de la vie civile sans avoir quitté le désert, et les charmes de la société sans avoir perdu ceux de la solitude, ces Indiens se pouvaient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avait point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertus découlaient naturellement de leurs cœurs à la parole de la religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite: *il cristianesimo felice.* »

Notre compatriote, le Père Ignace Chomé, a été un de ces missionnaires intrépides qui ont évangélisé les peuplades sauvages du Paraguay, et il a travaillé pour sa grande part à cette œuvre admirable que Chateaubriand appelle encore un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la main des hommes.

Mais tandis que les payens élevaient de pompeux monuments à la gloire de Lycurgue, de Solon, de Socrate et de Platon, et que l'on rencontre fréquemment leurs statues honorablement placées dans nos galeries et nos musées, le Père Ignace Chomé, qui a prêché une doctrine bien plus sublime, une morale bien plus pure que celles des Platon et des Socrate, Chomé, qui a formé à la vie sociale la plus parfaite des peuples grossiers, bien plus barbares que les Grecs du temps de Lycurgue et de Solon, Chomé n'est pas même nommé dans une seule de nos nombreuses biographies. Il n'y a point jusqu'à sa patrie, pourtant si jalouse de ses gloires, qui n'ait oublié de l'inscrire parmi ceux de ses enfants qui l'honorent le plus, et dont elle a raison d'être fière.

Nous avons pensé qu'on nous saurait gré d'avoir

essayé, dans la mesure de nos forces, de réparer cette inadvertance ou cette injustice des hommes, et c'est la raison qui nous a déterminé à publier cette vie du Père Chomé d'après ses lettres, et les notes qu'a laissées le Père Peramas, missionnaire comme lui au Paraguay. Que notre honorable concitoyen, le R. P. Possoz, reçoive ici l'expression de notre reconnaissance pour l'obligeance avec laquelle il nous a communiqué les documents nécessaires à l'exécution de notre projet.

DECHRISTÉ.

VIE
DU
P. IGNACE CHOMÉ

de la Compagnie de Jésus

MISSIONNAIRE AU PARAGUAY

CHAPITRE I

Naissance d'Ignace Chomé. — Son éducation. — Ses études. — Il demande et obtient les missions étrangères.

Ignace Chomé naquit à Douai le 31 juillet 1696, jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. Il fut baptisé ce même jour dans l'église Saint-Pierre, par l'abbé Antoine Laubegeois,

petit-neveu du Père Antoine Laubegeois (1), mort au collége de Lille, en 1626, à l'âge de cinquante-cinq ans, avec la réputation méritée d'un saint et savant religieux. Le parrain, Antoine Desprez, et la marraine, Jeanne Wandermonten, donnèrent au nouveau-né les noms d'Antoine-Ignace.

Son père, Jacques Chomé, et sa mère, Marie-Catherine Gilbert, vivaient du travail de leurs mains ; ils avaient un petit commerce ; Jacques Chomé fabriquait la vaisselle d'étain. Mais peu pourvus des biens de ce monde, ils se recommandaient aux yeux de Dieu par leur attachement à la foi catholique et leur exactitude à remplir tous les devoirs qu'elle impose.

Ignace était leur premier enfant (2) ; ils mirent

(1) Le Père Antoine Laubegeois, né à Douai en 1571, entra dans la Compagnie en 1609. Il enseigna avec beaucoup de distinction les langues grecque et hébraïque à Coïmbre : après avoir sollicité vivement du Père général les missions des Indes qu'il ne put obtenir, il fut chargé de la classe de rhétorique au collége de Lille.

(2) Après Ignace Chomé, il naquit encore quatre filles : deux jumelles, le 24 août 1698, Anne-Joseph et Marie-Michel ; l'une d'elles mourut quatre jours après sa naissance ; Marie-Adrienne-Joseph, le 2 juin 1700, et Marie-Thérèse-Joseph,

tous leurs soins à lui inspirer de bonne heure l'amour du travail et de la vertu. Souvent ils lui parlaient de son saint patron, du zèle dont il avait été dévoré pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; ainsi développèrent-ils dans ce jeune cœur le germe de la vocation sainte et laborieuse qu'il remplit si parfaitement plus tard.

le 12 décembre 1701. Dans ses lettres, le P. Chomé ne fait jamais mention que de cette dernière, qu'il appelle sa *sœurette :* ce qui nous porte à présumer que les autres vécurent peu. Marie-Thérèse-Joseph vivait encore en 1746 : elle s'était mariée et avait un fils. Le P. Chomé écrivait, en 1735, au P. Vauthiennen : « Je vous prie d'honorer toujours de votre estime ma sœur, à qui vous aurez la bonté de communiquer cette lettre : je vous recommande mon petit neveu Henri que vous embrasserez pour moi. » Il donne un souvenir spécial aux Pères Battelet, de Marne et Costenoble, alors professeurs au collége de Douai. Il témoigne un attachement particulier à un M. Monmonnier, et à la marquise Delvalle dont le fils était appliqué comme lui aux missions des Indes-Occidentales. Son père mourut le 18 juin 1718, quatre ans après l'admission d'Ignace dans la Compagnie, et fut inhumé à Saint-Pierre, dans la chapelle Saint-Joseph. Devenue veuve, Marie-Catherine Gilbert convola à de secondes noces et mourut en 1735, âgée de 70 ans : elle fut enterrée dans le cimetière Saint-Pierre. Voilà tous les détails que nous avons pu trouver sur les parents d'Ignace Chomé.

Ignace, après avoir terminé ses études (1), sous la conduite des Pères Jésuites établis à Douai depuis 1568, demanda à être admis dans la Compagnie, et fut reçu dans le courant d'août 1714 par le P. Baudouin Haucquier, provincial de la Flandre française (2). Il fit son entrée au noviciat de Tournai le 28 septembre de la même année. Après ses deux ans d'épreuve et son cours de régence, ses supérieurs le remirent à l'étude de la philosophie. Il s'y fit remarquer par la pénétration de son jugement, la solidité de son esprit, et fut choisi pour soutenir ses thèses en séance publique. Cet honneur n'était accordé qu'aux sujets les plus capables : Ignace surpassa encore dans cette circonstance ce que ses maîtres attendaient de lui ; mais les applaudissements qu'il reçut et l'enthousiasme qu'il excita parmi

(1) On lit dans un ms. qui repose à la Bibliothèque publique de Douai, sous le nº 831, et qui a pour titre : ***Album sodalitatis philosophorum sub titulo B. M. V. Annuntiatiæ, erectæ Duaci dono D. J. P. Pollet, anno 1598 :***

1713. Renovatio facta 7ª martii
Lector sodalitatis
Pro logicâ superiore
D. Antonius-Ignatius Chomé Duacenus.

(2) Voyez la note à la fin de l'ouvrage.

ses doctes auditeurs n'excitèrent en lui aucune vaine complaisance. Il préférait la science à la réputation qu'elle peut donner, et la science elle-même il ne voulait l'acquérir qu'afin de travailler avec plus de fruit au salut des âmes.

Dès lors il pensait aux missions des Indes-Orientales, et le temps que lui laissaient ses devoirs, il l'employait à l'étude des mathématiques et des langues. Il apprit le grec, l'hébreu, l'anglais, l'espagnol et même le chinois : car son attrait le portait plus particulièrement vers les missions de la Chine. Ses supérieurs songeaient de leur côté à l'adjoindre aux Bollandistes. A cause de sa critique sûre, de la rectitude de son esprit, de sa passion pour l'étude, de sa constance infatigable dans les recherches scientifiques, ils le jugeaient tout-à-fait propre à prêter un concours utile à l'œuvre grandiose des *Acta Sanctorum*. Mais Ignace, peu touché de cette haute opinion que l'on avait de ses talents, et insensible à sa gloire personnelle, ne cessa de solliciter les missions ardues des Indes-Orientales, où il espérait recueillir une plus ample moisson de fatigues et de souffrances, et travailler avec succès à la conversion des peuples infidèles. On céda à ses désirs, et on l'admit à

la prêtrise avant qu'il eût terminé son cours de théologie. Mais les Pères Jérôme Herran et Jean Alzola, procureurs du Paraguay, se trouvaient alors en Espagne, sollicitant quelque renfort pour cette mission : le Père général, Michel-Ange Tamburini, jeta les yeux sur Ignace Chomé, et ainsi, par une secrète disposition de la Providence, Ignace, qui n'avait jamais rêvé que les missions de la Chine, se trouva engagé dans celles des Indes-Occidentales.

Dès qu'on eut reçu de Rome les lettres qui faisaient connaître sa destination, on le dirigea vers l'Andalousie, et ce fut à Avila qu'il termina ses quatre années de théologie. Envoyé de là à Cadix, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde vers la fin de 1729.

CHAPITRE II

Navigation du P. Chomé. — Il arrive à Buenos-Ayres. — Ses premiers travaux.

Le P. Chomé, dans une lettre que le 26 septembre 1730 il adressa de Las-Corrientes au P. Vanthiennen, professeur au collége de Douai, et plus tard ministre à celui de Lille, raconte en détail et son voyage et ses travaux. Nous le laisserons parler lui-même :

« A peine suis-je arrivé dans ces missions auxquelles j'aspirais depuis si longtemps, que j'ai l'honneur de vous écrire et de vous faire, comme je vous le promis en partant, le détail de ce qui s'est passé dans le cours de mon voyage.

» Ce fut le 24 de décembre de l'année 1729 que nous sortîmes de la baie de Cadix. Les cinq premiers jours, nous eûmes à essuyer une tempête presque continuelle ; mais elle nous fut favorable, en ce qu'elle nous mit bientôt à la vue du fameux pic de Ténériffe. Ensuite les calmes ou les vents contraires nous retinrent

jusqu'au jour des Rois, que nous entrâmes, vers les dix heures du matin, dans la baie de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe. Nous y restâmes quelques jours pour faire nos provisions d'eau, de mâts, de vivres, etc., et pour donner le temps de s'embarquer à quelques familles canariennes, lesquelles doivent peupler Montévideo, située à l'embouchure du grand fleuve de la Plata.

» Si vous voulez avoir une juste idée de l'île de Ténériffe, imaginez-vous un amas de montagnes et de rochers affreux entre lesquels se trouve le pic. Il se découvre rarement, parce qu'il est presque toujours dans les nues ou entouré de brouillards. On dit qu'il a perpendiculairement deux lieues et demie de hauteur. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il n'est pas au-dessus de la première région de l'air ; car il est tellement couvert de neige, que, quand le soleil l'éclaire, il n'est presque pas possible de fixer les yeux sur son sommet. La Grande-Canarie est si escarpée, que, quoiqu'elle soit à quatorze lieues de distance de cette baie, on voit néanmoins toutes les côtes.

» Pendant que nous étions à la vue de l'île, les habitants de la ville de Laguna aperçurent

nos navires du haut de leurs montagnes ; et nous prenant pour des Anglais, ils en donnèrent avis au capitaine-général de Sainte-Croix et des îles Canaries. Quatre mille Canariens parurent armés de fusils ; ils n'avaient pas encore vu de si grands vaisseaux dans leur baie. Mais leur frayeur se dissipa aussitôt que nous les eûmes salués de onze coups de canon. Ils vinrent à bord de notre navire qui était la capitaine, et nous apportèrent divers rafraîchissements.

» Nous ne remîmes à la voile que le 21 janvier, vers les sept heures du matin, avec un bon vent froid nord-ouest. Nous n'étions pas tout-à-fait hors du détroit que forment la Grande-Canarie et l'île de Ténériffe, que les vents nous devinrent contraires. Il nous fallut louvoyer pendant deux jours entre ces îles ; et ce n'était pas sans crainte que le sud-est, qui soufflait alors, ne nous jouât quelque mauvais tour. Enfin, le 24, les vents furent nord-est, et nous commençâmes à faire bonne route ; et il n'y a guère eu de plus heureuse navigation que la nôtre, puisque nous jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres trois mois après notre départ de Ténériffe.

» Si vous étiez un peu pilote, je pourrais vous

envoyer mon journal : car il est bon de vous dire que je prenais hauteur tous les jours. Notre premier pilote comptait plus sur mon point pour assurer le sien, que sur celui du second pilote ; jusque-là qu'il ne voulait pas pointer sa carte avant que j'eusse pointé la mienne ; et alors il pointait en ma présence.

» Comme nous donnions la route aux deux autres navires qui nous accompagnaient, le navire *Saint-François* vint un jour nous dire de prendre plus à l'est, et qu'il s'estimait par 359 degrés de longitude. Le premier pilote me pria de faire la correction depuis notre départ de la pointe de la Grande-Canarie ; je convins avec lui, à quelques minutes près, et nous nous estimâmes par 357 degrés de longitude : c'est pourquoi nous ne voulûmes pas changer de route, et les autres prirent le parti de nous suivre.

» Le 26 janvier, nous arrivâmes au Tropique du Cancer, et nous commençâmes à entrer sous la zone torride ; mais comme le soleil était dans la partie du sud, la chaleur fut supportable.

» Le 3 de février, qu'il faisait sans doute grand froid chez vous, nos missionnaires commencèrent à se plaindre du soleil ; mais c'était

s'en plaindre de bonne heure : enfin le 7 du même mois, je convins sans peine avec eux qu'il faisait chaud. Nous étions alors par 4 degrés 6 minutes de latitude nord, c'est-à-dire presqu'au milieu de la zone torride.

» Pour nous rafraîchir, nous fûmes surpris, l'après-midi, d'un calme tout plat. Sur le soir, le ciel s'obscurcit, et nous avertit d'être sur nos gardes. Un navire présente alors un spectacle fort sérieux ; vous en seriez certainement édifié, car il n'y a pas de maison religieuse où le silence soit mieux observé. Notre vaisseau, qui portait trois cents hommes d'équipage, paraissait une vraie chartreuse. La mer était charmante et unie comme une glace, mais le ciel devint affreux. Ou ne peut se figurer de nuit plus terrible ; d'épouvantables éclats de tonnerre se faisaient entendre, et ne finissaient point; le ciel s'ouvrait à chaque instant, et à peine pouvait-on respirer. L'air était embrasé, point de pluie, et pas le moindre souffle de vent, c'est ce qui fut notre salut ; car si la mer eût été d'aussi mauvaise humeur que le ciel, c'eût été fait de nous. Nous restâmes en calme le 8 et le 9, et nous continuâmes à beaucoup souffrir de la chaleur.

» Il ne faut pas oublier de vous marquer de quelle manière les matelots reçoivent ces feux follets , que les anciens appelaient Castor et Pollux , lorsqu'on en voyait deux , et Hélena , quand il n'en paraissait qu'un. Je vous ai dit que notre bord gardait un morne silence. Nos matelots le rompirent vers minuit, lorsqu'ils aperçurent Hélena sur la dunette du grand mât.

» Ce feu est semblable à la flamme d'une chandelle de grosseur médiocre, et de la couleur d'un bleu blanchâtre. Ils commencent d'abord à entonner les litanies de la sainte Vierge, et quand ils les ont achevées, si le feu continue, comme il arrive souvent, le contre-maître le salue à grands coups de sifflet dont il se sert pour commander à l'équipage. Lorsqu'il disparaît, ils lui crient tous ensemble : Bon voyage! S'il reparaît de nouveau, les coups de sifflet recommencent et se terminent par le même souhait d'un heureux voyage.

» Ils sont persuadés que c'est S. Elme, protecteur des gens de mer, qui vient leur annoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse et descend jusqu'à la poupe, ils se croient perdus sans ressource. Ils prétendent que, dans un certain navire, S. Elme ayant paru sur la girouette

du grand mât, un matelot y monta, et trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent S. Elme, qui était de l'ordre de S. Dominique, tenant à la main un cierge allumé.

» Ils sont si entêtés de cette idée, que le chapelain du navire *le Saint-François* ayant voulu les désabuser, ils s'en offensèrent extrêmement, et peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'hérétique. Un jour que je me trouvais sur le tillac avec le second pilote et le contre-maître, ils me demandèrent ce que je pensais de ce phénomène : je leur en dis mon sentiment, et je leur en expliquai la cause ; ce que je n'aurais eu garde de faire en présence des matelots.

» Enfin le 9 février, le vent commença à fraîchir, et nous reçûmes un de ces coups terribles qu'on nomme ouragan. Malheur au navire qui se trouve à la voile ! Heureusement nous avions pris nos précautions, car la mer parut tout-à-coup en fureur.

» Ces vents terribles viennent ordinairement du sud-est, et sont accompagnés d'un déluge d'eau, qui par son poids empêche la mer de s'élever lorsqu'ils passent. Ils durent ordinaire-

ment un demi-quart d'heure ; ensuite la mer est très-agitée : puis succède le calme que nous trouvâmes bien long, car il dura quatre jours, et la chaleur était excessive. Enfin un petit vent, qui soufflait de temps en temps, nous aida à passer la ligne le 16 vers minuit, par 357 degrés de longitude, selon notre estime.

» Le 18, que le ciel était beau et serein, on fit la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de baptême. C'est un jonr de fête pour l'équipage, et je ne crois pas qu'il y ait de comédie plus divertissante que celle qu'il nous donna.

» Le 19 il s'éleva un sud-est, et nous eûmes bon frais. Nous faisions route avec le navire *le Saint-François,* qui était une petite demi-lieue à côté de nous au-dessous du vent. Il voulut faire une courtoisie, qui était de nous passer par la proue, mais il la paya cher ; il piqua le vent de manière que son mât de grande hune se rompit, et amena, par sa chûte, le grand perroquet et le perroquet d'artimon, avec toutes leurs voiles et leurs cordages. Nous allâmes aussitôt le reconnaître, afin de lui prêter secours, s'il en avait besoin ; mais par un double bonheur, cette avarie arriva pendant

le temps du dîner, et les mâts et les voiles tombèrent dans le vaisseau; sans quoi, la mer étant assez grosse, il courait risque de se perdre, avant qu'on eût pu couper tous les cordages.

» Autant un navire présente je ne sais quoi de majestueux, lorsqu'il marche avec toutes ses voiles, autant paraît-il ridicule lorsqu'on le voit ainsi démâté. On tâcha de réparer ce désordre, mais vainement: le mât du grand hunier qu'ils avaient de relais, ne se trouva pas assez sûr, de sorte qu'ils ne purent porter le reste du voyage, ni le grand perroquet, ni leur grand hunier, sinon avec les trois ris serrés. Le perroquet d'artimon qu'on avait aussi de relais, fut trop court et ne pouvait porter qu'une demi-voile, de manière que tous les soirs il restait cinq à six heures derrière nous, et nous obligeait de serrer toutes les nuits de voiles, pour lui donner le temps de nous joindre; ce qui nous retint sur mer près de trois semaines plus que nous ne devions y être. Cependant nous arrivâmes à Montévideo, dans le fleuve de la Plata, huit jours après lui, ainsi que je le dirai plus bas.

» Le vingt-sixième, que nous étions par dix degrés de latitude sud, et par trois cent cin-

quante-deux degrés de longitude, le soleil nous passa à pic, dans un ciel très-serein. Il se préparait à nous bien chauffer, mais un vent d'est qui nous faisait faire deux lieues par heure l'en empêcha.

» Enfin, le 11 de mars nous sortîmes de la zone torride, et nous vînmes chercher l'hiver, en vous envoyant l'été dont nous étions bien las.

» Le douzième, nous pensâmes être surpris d'un de ces ouragans dont je vous ai parlé; et à peine eûmes-nous le temps de serrer nos voiles. La mer était horrible; j'étais resté sur le tillac avec les deux pilotes, et les autres missionnaires étaient dans la chambre.

» A peine eûmes-nous amené les voiles, qu'un coup de mer donna contre la poupe avec tant de fureur que le navire s'en ébranla, comme s'il eût donné sur un banc de sable. La pluie qui redoubla alors, me fit descendre dans la chambre, où je les trouvai tous à genoux et à demi-morts de peur. Le coup de mer avait remonté de la poupe par quatre grandes fenêtres qu'on tenait toujours ouvertes, et en avait bien mouillé plusieurs: les autres crurent qu'ils étaient sur le point de couler à fond.

Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant ainsi consternés, et eux-mêmes, revenus de leur frayeur, prirent le parti d'en rire avec moi.

» Le treizième, après midi, le débris d'un navire nous passa par le côté : il portait encore le grand-mât. Nous criâmes de toutes nos forces, pour voir s'il n'y avait pas quelque malheureux qui eût échappé du naufrage , mais personne ne nous répondit. Nous ne fûmes pas sans inquiétude, car le navire *Saint-Martin* nous avait perdu dès le quatorzième degré de latitude nord, et nous craignions qu'il ne lui fût arrivé quelque disgrâce.

» Le vingt-cinquième, fête de l'Annonciation, l'équipage crut voir la terre : la joie fut grande parmi tous les passagers. Nous crûmes que c'était la côte du Brésil , car nous étions par la hauteur du Rio-Grande; mais ayant pris le large, et le soleil ayant bien éclairci l'horison , cette terre, qui était apparemment de la neige , disparut tout-à-coup. Il est vrai que l'eau avait changé de couleur ; c'est pourquoi nous sondâmes, et nous ne trouvâmes que cinquante brasses d'eau ; mais il nous parut que nous étions sur un banc de sable, nommé *le Placer*, qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil ; et

à midi, ayant sondé de nouveau, nous ne trouvâmes plus de fond.

» Le lendemain 26, ayant couru partie au large et partie vers la terre, nous nous trouvâmes par quatre-vingts brasses. Le 27, à deux heures après midi, nous ne trouvâmes que vingt brasses; nous étions par trente-quatre degrés et demi de latitude; mais il était trop tard pour entreprendre de chercher la terre, nous fûmes obligés de mettre à la cape.

» Le 28, un brouillard épais qui s'était élevé, nous empêcha de courir; il se dissipa vers le midi, et nous ne vîmes pas le navire *Saint-François* qui s'était hasardé à aller découvrir la terre, et qui en effet la reconnut en peu d'heures. Pour nous qui fûmes pris de calme, nous ne pûmes la reconnaître que le 30 à midi. C'était l'île de Castillos qui n'est pas éloignée du cap de Sainte-Marie, lequel est à l'embouchure du fleuve de la Plata.

» Le 31, un petit vent nous faisait courir la côte; mais vers les cinq heures du soir, n'ayant pu monter une pointe de terre, il nous fallut virer de bord, et bien nous en prit, car à peine avions-nous viré, qu'il s'éleva un vent furieux du sud-est. Ce fut le seul danger évi-

dent que nous courûmes, car il y avait à craindre que nous n'allassions nous perdre sur la côte. Nous nous dégageâmes, et nous prîmes tellement le large, que le 2 d'avril nous ne trouvâmes plus de fond, ayant couru plus de cinquante lieues de large à la mer.

» Enfin le vent changea ; mais les trois jours suivants, nous fûmes presque toujours en calme. Le peu de vent qui survint le 6, nous mit par la hauteur du cap de Sainte-Marie, et le lendemain nous aperçûmes l'ile de Lobos, qui est la première que forme le fleuve de la Plata.

» Le navire *Saint-François* avait mouillé le deuxième du mois devant Montevideo, où les Espagnols ont établi une colonie, et où ils ont bâti une forteresse pour s'opposer au dessein que les Portugais avaient de s'en emparer. Le troisième navire, nommé *Saint-Martin,* qui nous avait si fort inquiété, y était arrivé dès le 29 mars, avec les familles qu'il transportait de la Grande-Canarie. Nous n'eûmes ce bonheur que le neuvième, à sept heures du soir : il arriva en même temps une grande tartane qu'on avait envoyée nous chercher jusqu'au Castillos. Le navire *Saint-François* avait pris le même jour la route de Buénos-Ayres.

» Comme le plus grand nombre des missionnaires était sur notre bord, que nous avions un gros temps à essuyer, et que le fleuve de la Plata est plus dangereux que la mer, notre procureur-général était dans de grandes inquiétudes.

» Le dixième, après midi, nous levâmes l'ancre de Montevideo, et le jour suivant, à onze heures, nous aperçûmes le navire *Saint-François* qui mouilla l'ancre pour nous attendre ; nous nous saluâmes par une décharge de tout notre canon.

» Un instant après, notre procureur-général vint à notre bord, transporté de joie de retrouver tous ses missionnaires en parfaite santé, après environ trois mois que nous étions partis des Canaries : de huit cents personnes que nous étions dans les trois vaisseaux, il n'y a eu qu'un soldat, à bord du *Saint-François*, qui soit mort à l'entrée du fleuve de la Plata : il n'y eut pas même de malades, et l'on peut dire que nous arrivâmes en plus grand nombre que nous n'étions partis de Ténériffe, car plusieurs Canariennes, qui s'étaient embarquées sur le vaisseau de *Saint-Martin* étant enceintes, accouchèrent durant le voyage.

» Il n'y a que quarante lieues de Montevideo à Buenos-Ayres ; mais comme le fleuve est semé de bancs de sable, on ne peut y naviguer qu'avec une extrême précaution, et il faut mouiller toutes les nuits. Cela est assez agréable pour ceux qui ne sont pas obligés de virer au cabestan ; mais c'est alors l'enfer des matelots. Chaque navire fait voile avec ses deux chaloupes, qui vont devant lui à un quart de lieue, toujours la sonde à la main, et qui marquent par un signal la quantité d'eau qui se trouve.

» Enfin le quinzième avril, jour du Vendredi-Saint, un peu après le soleil couché, nous jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres à trois lieues de la ville, et nous ne débarquâmes que le dix-neuvième, parce que les officiers royaux n'avaient pu venir plus tôt faire leur visite.

» Le fleuve de la Plata est très-poissonneux ; il abonde principalement en dorades ; l'eau en est excellente, on n'en boit pas d'autre, mais elle est très-laxative, et si avant que d'y être accoutumé, on en boit avec excès, elle purge extraordinairement.

» Vous jugez bien que tant de missionnaires nouvellement arrivés, ne furent pas longtemps sans être partagés dans les différentes missions

auxquelles on les destinait : treize furent envoyés d'abord aux missions des Guaranis : le R. P. provincial emmena les autres avec lui à Cordoue de Tucuman. Il me laissa à Buenos-Ayres jusqu'à son retour, pour me conduire lui-même dans d'autres missions dont il devait faire la visite.

» Je me consolai de ce retardement, parce que je retrouvai dans cette ville une mission aussi laborieuse que celle des Indiens réunis dans les peuplades. Elle m'occupait jour et nuit, et Dieu bénit mes travaux.

» Il y avait à Buenos-Ayres plus de vingt mille nègres ou négresses qui manquaient d'instruction (1), faute de savoir la langue espa-

(1) Philippe V avait autorisé la traite des nègres amenés des côtes d'Afrique, et les Anglais possédaient à Buenos-Ayres un comptoir pour cet affreux commerce. Les missionnaires réclamèrent fréquemment et avec force contre l'outrage fait à l'humanité tout entière dans la personne des esclaves. Le résultat de leurs réclamations ne fut que de s'attirer la haine et les calomnies des hommes cupides qui trouvaient leur profit dans cette honteuse spéculation. Mais toujours on les vit se dévouer à l'instruction et au soulagement de ces malheureux que le monde se refusait à regarder comme des hommes.

gnole. Comme le plus grand nombre était d'Angola, de Congo et de Loango, je m'avisai d'apprendre la langue d'Angola qui est en usage dans ces trois royaumes. J'y réussis, et en moins de trois mois, je fus en état d'entendre leurs confessions, de m'entretenir avec eux et de leur expliquer la doctrine chrétienne tous les dimanches dans notre église. »

Le Père Chomé s'employa pendant un an à cet ingrat ministère, et l'on ne savait ce que l'on devait admirer le plus, dit le Père Péramas qui a vécu avec lui au Paraguay, de son habileté à mettre ses instructions et ses catéchismes à la portée des intelligences étroites et bornées auxquelles il s'adressait, ou de son zèle, de sa patience, de son dévouement et des touchantes industries de sa charité. Les grandes dames espagnoles qui habitaient Buenos-Ayres se plaignaient de ce que tout entier à ses esclaves, le P. Chomé leur consacrait à peine à elles-mêmes quelque peu de temps. « Malgré leurs plaintes, je tiens bon, écrivait-il au P. Vanthiennen; je leur permets de m'importuner pendant la semaine; mais le dimanche je suis tout entier et uniquement à mes nègres et à mes négresses. Ces pauvres gens n'ont que ce jour-là pour

s'instruire et se confesser, et ils n'ont que moi à qui ils puissent s'adresser (1). » Il se remettait souvent devant les yeux les exemples du bienheureux Père Pierre Claver, l'apôtre des nègres à Carthagène; et il aurait volontiers consacré toute sa vie dans ces hum' les et pénibles fonctions, si l'obéissance ne l'avait appelé à des missions plus dures et plus pénibles encore.

(1) Ces paroles du Père Chomé rappellent celles du grand Bourdaloue à Mme de Maintenon qui le suppliait de se charger de sa direction : « Il me faudrait pour cela négliger les domestiques et les pauvres servantes qui s'adressent à moi : je ne le puis. Il vous sera facile, madame, de trouver ailleurs un directeur qui vous comprenne, et qui réponde à vos besoins. Mais tous ces pauvres gens qui assiègent mon confessionnal, si je les abandonne, où iront-ils ? » Le véritable zèle ne tient jamais un autre langage ; sous la bure comme sous la soie il ne voit que des âmes, et la charité le pousse toujours de préférence vers les plus délaissées.

CHAPITRE III

Le Père Chomé se rend chez les Guaranis.

Le Père provincial revint de Cordoue de Tucuman, et témoin de la facilité que Dieu avait donnée au Père Chomé d'apprendre les langues, il lui manifesta le dessein de l'envoyer dans les missions des Chiquites, dont la langue extrêmement barbare exerçait étrangement la patience de ceux qui travaillaient à la conversion de ce peuple. C'étaient des sauvages naturellement cruels, parmi lesquels il fallait avoir son âme continuellement entre ses mains.

Quelques mois après son retour, le Provincial commanda au Père de l'accompagner, sans cependant lui rien dire de la détermination qu'il avait prise, et ce dernier croyait bien qu'il allait voir se réaliser l'espérance qui lui avait été donnée d'être envoyé chez les Chiquites.

« Quand nous fûmes arrivés à la ville de Santafé, dit le Père Chomé dans la lettre que nous avons déjà citée, je lui demandai si nous

ne passerions pas plus loin. Il me répondit que l'état déplorable où se trouvait la province, que les infidèles infestaient de toutes parts, ne permettait guère l'entrée des missions des Chiquites ; qu'il ne savait pas même s'il pourrait aller à Cordoue, pour y continuer sa visite.

» Ses raisons n'étaient que trop bien fondées : le nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés dans la province, occupait tous les passages, et il n'y avait nulle sûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-Ayres à Santafé.

» La façon dont on voyage au milieu de ces vastes déserts, est assez singulière. On se met dans une espèce de charette couverte, où l'on a son lit et ses provisions de bouche. Il faut porter jusqu'à du bois, à moins qu'on ne passe par les forêts ; pour ce qui est de l'eau, on n'en manque guère, parce qu'on trouve fréquemment des ruisseaux ou des rivières sur les bords desquels on s'arrête. Nous fîmes soixante lieues sans presqu'aucun risque, mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernières qui restaient à faire jusqu'à Santafé.

» Les barbares Guaycarus se sont rendus

maîtres de tout ce pays ; ils courent continuellement la campagne, et plus d'une fois, ils ont tâché de surprendre la ville de Santafé. Ils ne font jamais de quartier ; ceux qui tombent entre leurs mains ont aussitôt la tête coupée ; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nus et se peignent le corps de différentes couleurs, excepté le visage : ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes sont l'arc, les flèches, une lance et un dard qui se termine en pointe aux deux bouts, et qui est long de quatre ou cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part ; ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé.

» Ces barbares ne sont pas naturellement braves ; ce n'est qu'en dressant des embuscades qu'ils attaquent leurs ennemis ; mais avant que de les attaquer, ils poussent d'affreux hurlements, qui intimident de telle sorte ceux qui n'y sont pas faits, que les plus courageux en sont effrayés et demeurent sans défense : ils redoutent extrêmement les armes à feu, et dès qu'ils voient tomber quelqu'un des leurs, ils prennent tous la fuite ; mais il n'est pas facile,

même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne restent pas un moment à cheval dans la même posture; ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied; et d'un fouet composé de quatre ou cinq lanières d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quand ils se voient poursuivis de près, ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes, et se jettent dans la rivière où ils nagent comme des poissons, ou bien ils s'enfoncent dans d'épaisses forêts, dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur peau, à la longue, s'endurcit de telle sorte, qu'ils deviennent insensibles aux piqûres des épines et des ronces, au milieu desquelles ils courent sans même y faire attention.

» Ces infidèles nous tinrent trois nuits dans de continuelles alarmes, et sans une escorte qu'on nous avait envoyée, et qui faisait continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns venaient de temps en temps examiner si nous étions sur nos gardes; enfin nous arrivâmes heureusement à Santafé.

» Comme le passage m'était fermé pour entrer dans la mission des Chiquites, je fus en-

voyé dans celle des Guaranis. Ces Indiens, réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la foi, et retracent à nos yeux la vie et les vertus des premiers fidèles (1). De Santafé à la première peuplade, on compte deux cent vingt lieues, et cent cinquante jusqu'à la ville de Las-Corrientes, par où je devais passer et d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

» J'ai déjà dit que dans ces pays-ci, on voyage dans des charrettes couvertes ; cette voiture était très-incommode pour le chemin que j'avais à faire, ayant à traverser huit ou neuf rivières qui sont très-rapides quand il a plu, et une vingtaine de ruisseaux où l'on a presque les mêmes dangers à essuyer.

» La manière dont on passe ces rivières vous surprendra sans doute, car je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'on y trouve des

(1) Toutes leurs fautes sont des fautes d'enfants, dit le Père Charlevoix ; ils le sont toute leur vie en bien des choses, et ils en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. « Sire, écrivait à Philippe V l'évêque de Buenos-Ayres, dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens naturellement portés à toutes sortes de vices, il règne une si grande innocence, que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. »

ponts comme en Europe. Cenx qui voyagent dans ces charrettes, les déchargent et les attachent à la queue des chevaux qui les tirent à la nage. Souvent il arrive que les charrettes et les chevaux, emportés par les courants, disparaissent en un instant. La charge et ceux qui ne savent pas nager, passent dans de petites nacelles qu'on nomme *pelota :* c'est un cuir de bœuf fort sec, dont on relève les quatre coins en forme de petit bateau. C'est à celui qui s'y trouve de se tenir bien tranquille, car pour peu qu'il se donne du mouvement, il se trouve aussitôt dans l'eau. C'est ainsi que je passai la célèbre rivière *Corriente.*

» Ce n'est pas là le seul péril qu'on ait à craindre ; les chemins sont semés d'infidèles nommés *Charuas ;* ils se disent amis des Espagnols ; mais à dire vrai, c'est ce qu'on appelle en Europe de francs voleurs de grand chemin. Ils ne vous tuent pas si vous leur donnez sur-le-champ ce qu'ils demandent ; mais pour peu que vous hésitiez, c'en est fait de votre vie. Ils sont nus et armés de lances et de flêches. Quand ils vous parlent, ils se mettent en des postures et font des contorsions de visage aussi affreuses que ridicules : ils prétendent montrer

par là qu'ils ne craignent rien, et qu'ils sont gens de résolution.

» J'en vis une troupe à dix lieues de Santafé; ils sont plus humains que ceux de leur nation qui vivent dans les forêts, parce qu'ils se trouvent dans une étendue de pays où il y a quelques habitations espagnoles. Il y avait parmi eux un jeune homme de quatorze à quinze ans. Je l'embrassai avec amitié, et je tâchai de le retirer des mains de ces barbares: mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Ils n'ont aucune demeure fixe; leurs maisons sont faites de nattes; et quand ils s'ennuyent dans un lieu, ils plient bagage, et portent leurs maisons dans un autre.

» Je reviens à la manière dont je fis mon voyage, car je ne veux vous rien laisser ignorer de ce qui me regarde. Il n'était point question de prendre des charrettes, parce que ceux qui emploient ces voitures tombent souvent entre les mains des Charuas. Je pouvais remonter la rivière *Parana,* mais on ne le jugea pas à propos; car outre qu'il eût fallu y employer plus de deux mois, j'avais encore tout à craindre des infidèles *Payaguas*, qui rôdent continuellement sur ce grand fleuve. On détermina

qu'étant d'un tempérament robuste, je pourrais faire le voyage à cheval.

» Ce fut donc le 18 août que je partis de Santafé, accompagné de trois Indiens, et de trois mulâtres avec quelques chevaux et quatre mules. Je portais avec moi mon crucifix, mon bréviaire, un peu de pain et de biscuit, avec une vache coupée par longues tranches, qu'on avait fait sécher au soleil; j'avais de plus mon lit et une petite tente en forme de pavillon.

» Quand on se trouve à dix lieues de Santafé, ce n'est plus qu'un vaste désert plein de forêts, par où il faut passer pour se rendre à Sainte-Lucie, qui est une peuplade chrétienne, éloignée de plus de cent lieues. Ces forêts sont remplies de tigres et de couleuvres, et l'on ne peut s'écarter de sa troupe, même à la portée du pistolet, sans courir de grands risques. Les gens de ma suite allumaient de grands feux pendant la nuit, et reposaient autour de ma tente.

» C'est la coutume des Charuas de se retirer dans leurs maisons de nattes au coucher du soleil, et de n'en point sortir pendant la nuit, quand même ils entendraient le mouvement des voyageurs. C'est ce qui nous donnait plus de facilité à éviter leur rencontre. Vers

le midi , nous nous arrêtions dans quelque coin de la forêt à l'abri du soleil, mais sans cesser d'être à la merci des tigres et des couleuvres. Une heure avant le coucher du soleil nous remontions à cheval , et le lendemain matin nous nous trouvions à dix ou douze lieues de Charuas. Nous prenions alors trois ou quatre heures de sommeil ; mais de crainte qu'il ne prît fantaisie à ces barbares de suivre la piste de nos chevaux, et de courir après nous au galop, nous nous remettions en route jusqu'à la nuit.

» C'est ainsi qu'en treize jours j'arrivai à la ville de Las-Corrientes. Nous pouvions faire ce voyage en dix jours, si nous eussions eu de meilleurs chevaux, quoique néanmoins on ne marche pas ici comme on voudrait : l'eau règle les journées, selon qu'elle est plus ou moins éloignée.

» Ce qui m'a le plus fatigué dans ce voyage, ce sont les chaleurs brûlantes du climat. Un jour nous fûmes contraints, pour nous en garantir, de nous enfoncer dans l'endroit le plus épais de la forêt. Je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus agréable ; j'étais environné de jasmins d'une odeur charmante.

» Outre les ardeurs insupportables du soleil, les barbares avaient mis le feu dans le bois, pour en faire sortir les tigres dont ils se nourrissent. Quelquefois nous avions le feu à notre gauche, et il nous fallait marcher sur la terre encore fumante. D'autres fois, il fallait nous arrêter pour n'être pas coupés par les flammes.

» C'est ce qui arriva un jour où le feu gagna l'autre côté d'un ruisseau assez large, où nous nous croyions en sûreté. Nous nous sauvâmes à la hâte; mais comme le vent nous portait au visage, il semblait que nous fussions à la bouche d'un four.

» Enfin j'arrivai ici en parfaite santé. Je n'ai plus que soixante-dix lieues à faire pour me rendre à mon terme. Il me faudra traverser un marais pendant quatre lieues, et l'on m'assure que ce sera bien marcher si je fais ces quatre lieues en deux jours.

» Je pourrai dans la suite vous mander des choses plus intéressantes. Deux nouveaux missionnaires viennent d'entrer dans le pays des Guanas, pour travailler à la conversion des infidèles qui l'habitent. Ces Indiens sont, dit-on, d'un excellent naturel. Comme cette

nouvelle mission n'est pas éloignée de celle de *Parana*, si j'y reste, je serai à portée d'être informé des bénédictions que Dieu répandra sur leurs travaux, et je ne manquerai pas de vous en faire part.

» Il ne faut pas juger de ce pays par comparaison avec celui d'Europe. Les fatigues qu'on a à essuyer, surtout dans les voyages, sont inconcevables. On passe tout-à-coup des chaleurs les plus ardentes à un froid glaçant.

» Cependant, malgré ces fatigues, il y a peu de missionnaires qui n'aillent au-delà de soixante ans. La plupart de ceux que nous avons trouvés, étaient si infirmes et si cassés de vieillesse, qu'il fallait les porter en chaise à l'église pour y remplir les fonctions de leur ministère. Il semble que Dieu ait différé à les récompenser de leurs travaux, jusqu'à ce qu'ils eussent des successeurs de leur zèle. Peu de temps après notre arrivée, ils achevèrent leur carrière les uns après les autres. »

CHAPITRE IV

Le P. Chomé chez les Indiens Guaranis. — Il est désigné pour les missions des Chiriguanes.

Le Père Chomé arriva chez les Guaranis au mois d'octobre 1730, et selon la promesse qu'il en avait faite à son intime ami, le Père Vanthiennen, il lui écrivait le 21 juin 1732 pour lui rendre compte de ses nouveaux travaux.

« Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de ces peuples : grâce à la protection de Dieu, et au goût singulier qu'il m'a donné pour les langues les plus difficiles, en peu de mois d'une application constante, je fus en état de confesser les Indiens, et de leur annoncer les vérités du salut.

» Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mystères de cette langue, je fus surpris d'y trouver tant de majesté et d'énergie; chaque mot est une définition exacte qui explique la nature de la chose que l'on veut exprimer et qui en donne une idée claire et distincte.

Je ne me serais jamais imaginé qu'au centre de la barbarie on parlât une langue, laquelle, à mon sens, par sa noblesse et par son harmonie, ne le cède guère à aucune de celles que j'avais apprises en Europe; elle a d'ailleurs ses agréments et ses délicatesses qui demandent bien des années pour la posséder dans sa perfection.

» La nation des Indiens Guaranis est partagée en trente peuplades, où l'on compte cent trente-huit mille âmes, et qui, par l'innocence de leurs mœurs, nous rappellent les premiers siècles du christianisme. Mais ces peuples ressemblent assez à ces terres arides qui ont besoin d'une continuelle culture. Ce qui ne frappe pas les sens, ne laisse dans leurs esprits que des traces légères; c'est pourquoi il faut sans cesse leur inculquer les vérités de la foi, et ce n'est que par les soins assidus qu'on se donne à les instruire, qu'on les maintient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

» Ces contrées sont infestées de bêtes féroces et surtout de tigres; on y trouve diverses sortes de serpents, et une infinité d'insectes qui ne sont pas connus en Europe. Parmi ces insectes il y en a un singulier, que les Espagnols

nommment *piqué*, et les Indiens *tung* : il est de la grosseur d'une petite puce ; il s'insinue peu à peu entre cuir et chair, principalement sous les ongles, et dans les endroits où il y a quelques calus ; là il fait son nid et laisse ses œufs. Si on n'a le soin de le retirer promptement, il se répand de tous côtés, et produit les plus tristes effets dans la partie du corps où il s'est logé ; d'où il arrive qu'on se trouve tout-à-coup perclus ou des pieds ou des mains, selon l'endroit où s'est placé l'insecte. Heureusement on est averti de la partie où il s'est glissé, par une violente démangeaison qu'on y sent. Le remède est de miner peu à peu son gîte avec la pointe d'une épingle, et de l'en tirer tout entier, sans quoi il serait à craindre que la plaie ne s'envenimât.

» Les oiseaux y sont en grand nombre, mais bien différents de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt sortes de perroquets ; les plus jolis ne sont pas plus gros qu'un moineau ; leur chant est à peu près semblable au chant de la linotte : ils sont verts et bleus, et quand on les a pris, en moins de huit jours on les rend si familiers, qu'ils viennent sur le doigt du premier qui les appelle.

» C'est surtout dans les marais qu'on voit des oiseaux de toute espèce, qui surprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, et par la diversité de leur bec, dont la forme est singulière. Les oiseaux de proie y abondent, et il y en a d'une énorme grandeur.

» Voilà tout ce que je vous puis dire d'un pays où je n'ai pas fait un long séjour, bien que je crusse y passer une partie de ma vie. Mais des ordres supérieurs m'appellent avec trois autres missionnaires dans une autre mission, qui doit en quelque façon nous être plus chère, puisqu'on nous y promet de grands travaux, des croix, des tribulations de toutes les sortes, et peut-être le bonheur de sceller de notre sang les saintes vérités que nous allons annoncer dans ces contrées barbares. Ces peuples se nomment Chiriguanes.

» Pour vous donner quelque connaissance de cette nation, il faut reprendre les choses de plus loin. Lorsque les Guaranis se soumirent à l'Evangile, et que réunis par les premiers missionnaires dans diverses peuplades, ils commencèrent à former une nombreuse et fervente chrétienté, il se trouva parmi eux un certain nombre d'infidèles, dont on ne put jamais

vaincre la férocité, et qui refusèrent opiniâtrément d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi.

» Ces barbares, craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avaient pas voulu suivre l'exemple, prirent la résolution d'abandonner leur terre natale et d'aller chercher un asile dans d'autres contrées ; dans cette vue ils passèrent le fleuve Paraguay, et, avançant dans les terres, ils fixèrent leur demeure au milieu des montagnes.

» Les nations chez lesquelles ils s'étaient réfugiés en conçurent de la défiance, et après avoir délibéré sur le parti qu'elles avaient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes, elles jugèrent qu'étant nés sous un ciel brûlant, et passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourraient résister longtemps aux rigueurs d'un si rude climat, et qu'ils y périraient bientôt de misère. *Chiriguano*, disaient-elles en leur langue, c'est-à-dire, le froid les détruira ; et c'est de là qu'est venu le nom de Chiriguanes qu'ils ont conservé, pour se distinguer davantage des Guaranis dont ils étaient sortis, et pour oublier entièrement leur patrie.

» Ces nations se trompaient dans leurs conjectures ; les Chiriguanes multiplièrent prodigieusement, et en assez peu d'années leur nombre monta à trente mille âmes. Comme ces peuples sont naturellement belliqueux, ils se jetèrent sur leurs voisins, les exterminèrent peu à peu, et s'emparèrent de leurs terres.

» Les Chiriguanes occupent maintenant une vaste étendue de pays sur les rivières *Picolmaio* et *Parapiti*. On a tenté plusieurs fois de leur porter le flambeau de la foi, mais ces diverses tentatives n'ont eu aucun succès, et l'on n'a pu encore adoucir leur naturel féroce. Il y a cinq ou six ans que nous avions deux ou trois peuplades ; on en comptait encore deux, dont l'une était gouvernée par trois Pères Dominicains, et l'autre par un religieux Augustin.

» Ces heureux commencements donnaient quelqu'espérance, et l'on se flattait de vaincre insensiblement leur opiniâtreté et de les gagner à Jésus-Christ, lorsque les missionnaires Jésuites découvrirent le complot qu'ils avaient formé d'ôter la vie aux hommes apostoliques qui travaillaient avec tant d'ardeur à leur conversion. Ils en informèrent aussitôt les Pères de Saint-Dominique et le religieux Augustin,

afin qu'ils se précautionnassent contre la fureur de ces barbares : celui-ci profita de l'avis ; mais les Pères de Saint-Dominique étant avec un nombre de chrétiens dans une espèce de petit fort palissadé, se crurent en état de se défendre si l'on venait les y attaquer. Leurs palissades ne tinrent pas longtemps contre la multitude des Indiens, et ces Pères furent massacrés d'une manière cruelle.

» La nouvelle de leur mort ne fut pas plus tôt répandue dans les villes de Tarija et de Sainte-Croix de la *Sierra,* que les Espagnols résolurent d'en tirer une prompte vengeance. Ils allèrent chercher ces infidèles jusque dans leurs plus hautes montagnes, en tuèrent un grand nombre, et firent plusieurs esclaves.

» Quelque temps après, les Indiens Chiquites, qui sont la terreur de toutes ces nations, se joignirent aux Espagnols de Sainte-Croix, pénétrèrent dans les montagnes des Chiriguanes, en tuèrent trois cents, et en firent environ mille esclaves.

» Ces deux expéditions humilièrent étrangement l'orgueil de ces barbares qui se regardaient comme invincibles ; ils ouvrirent enfin les yeux sur les malheurs dont ils étaient mena-

cés ; ils demandèrent la paix, et pour preuve de la sincérité de leurs démarches , ils prièrent instamment qu'on leur envoyât des missionnaires Jésuites.

» C'est sur les lettres pressantes que le R. P. Provincial reçut du vice-roi de Lima et du président de l'audience royale de *Chaquisaca,* qu'il me retira de la mission des Guaranis pour me faire passer dans celle des *Chiriguanes*. J'ai l'avantage de savoir leur langue, car c'est la même que celle des Indiens *Guaranis*, et par là, dès le lendemain de mon arrivée chez ces barbares, je pourrai travailler à leur instruction. S'ils deviennent dociles aux vérités de l'Evangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste pays nommé *Chaco*. C'est là le centre de la grande province du Paraguay, et en même temps l'asile et comme le boulevard de l'infidélité. Ce pays est environné en partie vers le nord par les *Chiriguanes;* il a au sud *Las-Corrientes; Salta* à l'occident, et à l'orient le grand fleuve Paraguay.

» Pour ce qui est des *Chiriguanes*, quoiqu'ils habitent sous la zone torride , les affreuses montagnes dont leur pays est couvert rendent le climat excessivement froid : ils ont à leur

tête des caciques, espèces d'enchanteurs adonnés aux sortiléges et aux opérations magiques. Ce sont ces chefs qui doivent être le premier objet de notre zèle, et ce n'est qu'après leur avoir fait goûter les vérités chrétiennes qu'on peut espérer de se faire écouter du reste de la nation. Cela seul doit vous faire juger des efforts que fera le démon, pour empêcher la destruction de son empire, et des obstacles que nous aurons à surmonter pour établir la foi parmi ces peuples.

» Grâces à Dieu, qui par sa miséricorde m'a appelé aux fonctions apostoliques, et qui m'inspire l'amour que je sens au fond du cœur pour ces pauvres barbares, je ne suis nullement effrayé, ni des fatigues que j'aurai à essuyer, ni des périls auxquels ma vie va sans cesse être exposée. C'est maintenant que je me regarde véritablement comme missionnaire, parce que je vais éprouver tout ce que cet emploi a de plus laborieux et de plus pénible.

» Je me souviens qu'étant sur mon départ d'Europe, et allant de Lille à Douai avec un de nos Pères, il me fit remarquer une vieille chaumière qui tombait en ruine, et me dit en riant: *Telle sera aux Indes l'habitation du Père*

Chomé. Je vous avoue que j'en serais très-content, si je la trouvais parmi mes chers *Chiriguanes :* si j'en veux une semblable, il faudra que je la construise moi-même, et que je mette en œuvre le peu que je sais d'architecture. Pour ce qui est de mes repas, si je veux me les procurer, ce ne pourra être qu'à la sueur de mon front, en cultivant moi-même la terre, pour en recueillir un peu de maïs ; encore heureux si, lorsqu'il sera en herbe, les barbares n'y font pas paître leurs mules, comme il est arrivé à quelques-uns de nos missionnaires qui se sont efforcés assez inutilement de les retirer de l'infidélité.

» Cependant j'ai je ne sais quelle confiance, que l'heure marquée par la Providence pour la conversion d'un si grand peuple, est enfin arrivée. Si la semence de l'Evangile jetée dans les cœurs de ces infidèles y fructifie, ainsi que je l'espère de la divine miséricorde, quantité de nations voisines, encore plus barbares, présenteront un vaste champ au zèle des plus fervents missionnaires. Vous sentez assez tout le besoin que j'ai du secours de vos prières. »

CHAPITRE V

Le Père Chomé chez les Chiriguanes.

Les deux missionnaires que le Provincial Jérôme Herran avait désignés pour la mission des Chiriguanes, avec le Père Chomé, sur les ordres précis du vice-roi et les sollicitations engageantes de Dom François Herboso , président de l'audience de *Chiquisaca*, étaient le Père Julien Lizardi, né à Asteazu, dans la province de Guipuscoa , à quatre lieues de Saint-Sébastien, lequel, depuis quatre ans, était chargé de la réduction de Saint-Angel dans la province d'Uraguay, et le Père Joseph Pons, que quelques-uns font naître dans la Flandre-Wallonne, et d'autres en Espagne , au diocèse d'Urgel. Il n'avait peut-être pas encore paru dans les missions du Paraguay un religieux d'une piété plus éminente que Lizardi , dit Charlevoix. C'était un ange pour sa douceur et sa modestie, dit le Père Péramas ; Pons (1) un anachorète

(1) Son abstinence était extrême ; sa nourriture consistait

pour sa mortification et l'austérité de sa vie, et Chomé un héros pour son intrépidité qui ne s'effrayait d'aucune difficulté et ne reculait devant aucun péril. Le Père Herran voulut conduire lui-même ses trois missionnaires jusqu'à Tarija, afin de régler tout ce qui était nécessaire pour leur entrée dans le lieu de leur mission : ils s'embarquèrent tous quatre sur l'Uraguay au commencement de mai 1732, et n'arrivèrent qu'au mois de juin à Buénos-Ayres.

en quelques grains de maïs qu'il avait semés et fait cuire lui-même. Il ne se servait ni de lit, ni de couverture, ni de matelas, et prenait son sommeil tout habillé. Il distribuait aux Indiens la chair des troupeaux qu'il avait amenés à grandes peines au Paraguay, et n'en prenait rien pour lui-même. Il allait toujours nu-tête, bravant les violentes ardeurs du soleil et les piqûres des moustiques : il affligeait en outre sa chair par des austérités vraiment effrayantes. Né en 1687, il était prêtre lorsqu'il fut envoyé au Paraguay. Il mourut le 8 mars 1761, âgé de 73 ans, dont il avait passé 44 à évangéliser les Indiens. Vingt mois après son inhumation, on ouvrit sa tombe pour transporter sa dépouille dans une église nouvellement construite : bien qu'il eût été enterré dans un lieu humide, son corps fut trouvé sans la moindre corruption, et ses vêtements parfaitement conservés ; ce qui fut regardé comme la récompense de sa mortification et de sa pureté angélique. Cette circonstance confirma encore la haute idée qu'on avait toujours eue de sa sainteté héroïque.

De là il leur restait encore 500 lieues à faire. Le voyage depuis Buénos-Ayres jusqu'à Tarija fut si pénible que le Provincial tomba malade de fatigue à trente lieues de cette dernière ville, et fut obligé de s'arrêter dans une terre du marquis Del Vallé Toxo et d'y retenir les trois missionnaires qui n'étaient guère plus en état que lui d'aller plus loin. Après bien d'autres dangers et d'autres fatigues, ils n'arrivèrent à Tarija que vers la fin du mois de novembre. C'est de là que le 3 octobre 1735 le P. Chomé écrivit à son ami, le P. Vanthiennen, sa troisième lettre. Après quelques détails sur les périls du voyage : « Nous fûmes bien surpris, dit-il, de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avaient été écrites. La paix n'était pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles ; s'il y avait suspension d'armes, c'est que, de part et d'autre, on était également lassé de la guerre et qu'on se craignait réciproquement.

» Le lendemain de notre arrivée, le commandant de la milice, que les Espagnols appellent mestre-de-camp, vint nous rendre sa visite. Après les premiers compliments : « Je compte, » nous dit-il, qu'aussitôt que la saison des pluies

» sera passée, vous m'accompagnerez chez ces
» infidèles pour y traiter de la paix, et pour les
» forcer à vous recevoir dans leurs bourgades. »

» Nous ne nous attendions pas à une pareille proposition : nous lui répondîmes que notre mission ne dépendait pas du succès de ses armes, et que si nous avions à combattre avec les infidèles, ce serait le crucifix à la main, et avec les armes de l'Evangile ; et que loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours, pour entrer sur leurs terres et parcourir leurs bourgades.

» Cet officier qui voyait le danger auquel nous nous exposions, s'y opposa de toutes ses forces ; mais le R. P. Provincial, qui approuvait notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles auxquelles il ne put répliquer : « S'il arrivait, lui dit-il, que ces Pères vinssent
» à expirer par le fer de ces barbares, je regar-
» derais leur mort comme un vrai bonheur pour
» eux, et comme un grand sujet de gloire pour
» la Compagnie. » Le R. P. Provincial partit pour se rendre à Cordoue (1), et pour ce qui

(1) Avant son départ, Jérôme Herran laissa par écrit, aux

est de nous autres, nous nous mîmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du Ciel, et le prier de bénir notre entreprise.

» Quoique nos fatigues et les continuels dangers que nous avons courus aient été inutiles, je ne laisserai pas, mon Révérend Père, de vous en donner le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires, pour rassembler tant de barbares, et les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle, où l'on voit une chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs, et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion.

» Après avoir achevé les exercices de la retraite, et préparé tout ce qui était nécessaire

trois missionnaires, les plus sages conseils sur la conduite qu'ils avaient à tenir, les moyens qu'ils avaient à prendre pour assurer le succès de la mission. Le premier article de son *memorandum* était ainsi conçu : *Souvenez-vous que Dieu vous a choisis pour cette grande œuvre de préférence à beaucoup d'autres qui désiraient ardemment d'y être appliqués. Montrez-vous donc les dignes disciples de Jésus-Christ, en demeurant surtout étroitement unis par la charité et un amour vraiment fraternel.* Tout cet écrit était empreint de cet esprit de prudence et de piété.

pour notre voyage, nous partîmes tous trois de *Tarija* pour nous rendre à *Itau :* c'est la première bourgade des infidèles qui en est éloignée de 60 lieues. Six néophytes indiens nous accompagnaient. Le chemin que nous avions fait jusqu'alors dans le Tucuman, quelqu'affreux qu'il nous parût, était charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous fallait grimper des montagnes bien autrement escarpées, et toutes couvertes de forêts presqu'impénétrables : nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvaient nous servir qu'à porter nos provisions et à passer les torrents qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et au coucher du soleil, nous n'avions guère fait que trois lieues. Enfin nous arrivâmes à la vallée des Salines.

» Le Père Lizardi s'y arrêta avec un capitaine des *Chiriguanes*, qui était chrétien, et que nous ne voulions pas exposer à la fureur de ses compatriotes, qui l'avaient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le Père Pons et moi, jusqu'à la vallée de

Chiquiaca, où nous vîmes les tristes ruines de la mission, que ces infidèles avaient détruite, et les terres arrosées du sang de leurs missionnaires qu'ils avaient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

» Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étaient fort harassées, nous nous engageâmes de nouveau, le Père Pons et moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés de précipices. Le quatrième jour, après avoir grimpé une de ces montagnes, et lorsque nous commencions à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse et pour se défendre des tigres ; jugeant donc qu'il n'y avait pas loin de là un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnaître.

» Dans l'impatience où j'étais d'en savoir des nouvelles, je pris les devants, laissant derrière moi le Père Pons, qui aurait eu de la peine à me suivre. Je descendais le mieux qu'il m'était possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avais envoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne

était une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendaient au passage ; qu'ils paraissaient être fort courroucés ; qu'ils avaient retenu le troisième Indien, et que peut-être l'avaient-ils déjà massacré ; qu'enfin ils me conjuraient de ne pas avancer plus loin, parce que tout était à craindre de leur fureur.

» Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrèter, je les quittai brusquement, et roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendais, je me trouvai tout-à-coup au milieu d'eux sans m'en être aperçu, parce que l'épaisseur des bois les dérobait à mes yeux. Ils étaient au nombre de douze, tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux.

» Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent, et moi, après les avoir salués, je sautai à leur cou et les embrassai l'un après l'autre avec une gaîté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avais de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer.

» En même temps arriva le Père Pons avec

notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs que je leur distribuai ; j'allumai moi-même leur feu, et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin je m'aperçus bientôt que j'étais de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié, ni sur leur reconnaissance.

» Comme nous avions besoin du consentement de leur capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens et un de ces infidèles pour lui en donner avis et obtenir son agrément. Nos députés étaient à peine partis qu'ils revinrent, et nous dirent que ce capitaine arrivait. Il parut effectivement peu après, et alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, et blémissant de rage. « Je ne sais, dis-je en riant au Père Pons, quel » sera le dénoûment de cette comédie. » Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentais ; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage : *Y pia aci,* ce qui veut dire également : il est en colère, ou bien : il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai

le pouls ; mais lui, retirant brusquement son bras : « Je ne suis pas malade, me dit-il. — Oh !
» tu n'es pas malade, lui dis-je en éclatant de
» rire, et tu ne veux pas manger ! Tant pis
» pour toi, tes compagnons en profiteront. Au
» reste, quand tu voudras manger, tu me le
» diras. »

» Cette réponse, mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses ; il commença à parler et à rire avec moi ; il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, et il me régala de ses épis de maïs, dont il avait fait provision pour son voyage.

» Comme j'avais mis notre capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'aurait plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa bourgade ; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il ferait prier son oncle, qui était le principal capitaine, de se rendre au lieu où nous étions ; et il lui envoya en effet un de ses frères. Mais sa réponse fut qu'il n'avait pas le loisir de venir nous trouver, et que nous eussions à nous retirer au plus vîte. Le Père Pons prit les devants avec un des deux Indiens chrétiens qui nous restaient, car les quatre autres nous avaient aban-

donnés. Je demeurai encore quelque temps avec eux, et je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit. Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de *Chiquiaca.*

» La nuit me surprit dans ces forêts, et j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrents se trouvèrent si fort enflés et si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer; ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le Père Pons. Les quatre Indiens qui nous avaient quittés s'étaient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le Père Lizardi du mauvais succès de mon entreprise. Ce Père vint nous trouver sur les bords de la rivière de *Chiquiaca* où nous étions.

» A peine fut-il arrivé que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais. Les torrents qui roulaient avec impétuosité des montagnes, enflèrent tellement cette petite rivière, qu'elle se déborda et se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autres provisions qu'un peu de farine de maïs, dont nous faisions une espèce de bouillie.

» Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours; et voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement, et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avait pas quelqu'endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons que le courant avait jetés entre les pierres, et qui étaient à demi-morts. La grande quantité qu'il nous en apporta, nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines et nous rendre enfin à Tarija.

» A mon arrivée, je fus nommé pour aller passer six semaines dans une mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à quarante lieues de Tarija, dans la vallée de Zinti, où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à quatre mille néophytes.

» A mon retour, j'appris que le Père Pons devait accompagner cent quarante soldats espagnols qui allaient dans la vallée des Salines, pour engager les capitaines des bourgades infidèles à y venir traiter de la paix, et moi j'eus

ordre de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où allaient les soldats.

» Les capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols pussent jamais vaincre leur défiance. Le Père Pons se hasarda à les aller trouver, accompagné d'un seul Indien métis, et il cacha si bien sa marche qu'il arriva à *Itau* sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le capitaine, et il obtint du chef des infidèles la permission, pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades. Ainsi l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement ouverte. Le Père Pons alla du côté de la rivière *Parapiti*, qui est au nord du grand fleuve de *Picolmayo* où j'étais. Il crut d'abord qu'il n'y avait qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades, mais il ne fut pas longtemps sans se désabuser. Le terme de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à Tarija pour la faire, et le Père Lizardi vint le remplacer.

» On compte dans cette contrée douze bour-

gades de *Chiriguanes,* où il y a environ trois mille âmes. Nous nous mîmes en chemin, le Père Lizardi et moi, pour les reconnaître. Etant arrivés à *Itau,* où nous fûmes assez bien reçus, le Père Lizardi prit sa route vers la rivière de *Parapiti,* et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée *Caaruruti.*

» A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfants, qui n'avaient jamais vu chez eux de missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflements, qui leur sont ordinaires quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toit de paille où ils reçoivent leurs hôtes ; et après les premiers compliments, je fis présent, aux principaux de la bourgade, d'aiguilles, de grains de verre, et d'autres bagatelles semblables dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtaient assez mon entretien lorsque je leur parlais de choses indifférentes ; mais aussitôt que je faisais tomber le discours sur les vérités de la Religion, ils cessaient de m'écouter.

» Au bout de deux jours, j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avais fait encore que peu de chemin ,

lorsque j'aperçus un Indien qui courait à toutes jambes pour me joindre, l'arc et les flèches à la main. C'était pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée *Bériti,* venait me voir et voulait m'entretenir.

» L'Indien qui m'accompagnait n'eut pas plus tôt ouï son nom, que me tirant à part : « Ce » capitaine qui te demande, me dit-il, fut fait » autrefois prisonnier par les Espagnols, et » condamné aux mines de Potosi, dont il fut » assez heureux que de s'échapper ; tiens-toi » sûr tes gardes, et ne te fies pas à lui. »

» Cet avis ne m'effraya point : je retournai à *Caaruruti,* où je trouvai ce capitaine, accompagné de dix Indiens choisis et bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, et ils parurent si contents de moi, qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

» De là j'allai à *Carapari*, autre bourgade où l'on m'attendait, car la nouvelle de mon arrivée s'était déjà répandue de toutes parts. Le capitaine témoigna assez de joie de me voir, et ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon

dessein était de me fixer dans une autre bourgade, nommée *Caysa*, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la correspondance avec nos plus anciennes missions du Paraguay; car de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guère plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos-Ayres.

» Caysa est à l'est de Tarija, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à franchir une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avais passé jusqu'alors. En la descendant, je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de *Tareyri*, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve *Picolmayo;* mais par une protection singulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire: enfin j'entrai dans *Caysa*. Je vous avoue que quand j'aperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusque vers le fleuve Paraguay, il me semblait que j'étais dans un nouveau monde.

» Les deux capitaines qui gouvernent cette bourgade, me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avaient

dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentais bien que ce qu'ils me disaient n'était que feinte et artifice, mais je fis semblant de ne m'en pas apercevoir, et je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il fallait me bâtir une cabane; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre.

» J'allais moi-même couper le bois, et je retournais d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissais comme si je n'avais pas lieu de me défier de leur sincérité; j'avais même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, et les autres petits présents que je leur destinais, lorsque je me verrais établi parmi eux.

» Pendant ce temps-là, je n'avais pas d'autre logement que le toit de paille qui était au milieu de la place, et c'est où je prenais le repos de la nuit. Mais je m'aperçus que pendant mon sommeil, ils me dérobaient tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne roulaient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissaient entrevoir le dessein qu'ils avaient de piller mon petit bagage à son arrivée, et ensuite de me donner

la mort. Je sus même que, vers le temps où l'Indien devait arriver, quelques-uns d'eux étaient allés sur son passage, et que l'ayant attendu inutilement pendant deux jours et deux nuits, ils s'étaient retirés ; d'ailleurs ils procédaient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyait assez qu'ils ne cherchaient qu'à m'amuser.

» Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jetait la longue absence de mon Indien qui aurait dû être revenu, et je leur promis que mon retour serait plus prompt qu'ils ne pensaient, et qu'ainsi ils achevassent au plus tôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étaient pas contents, et je lisais dans leurs yeux la crainte qu'ils avaient que leur proie ne leur échappât. Je partis de *Caysa* un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les chaleurs excessives du climat.

» Je vous avouerai, mon Révérend Père, que je crus bien que cette nuit-là serait la dernière de ma vie, surtout quand j'eus à grimper, à pied, cette affreuse montagne qui est entre

Caysa et *Carapari*. Je me trouvai tout baigné de sueur, et tourmenté de la soif la plus cruelle; ma faiblesse était si grande, qu'à peine pouvais-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnait, et je n'avais pas fait quatre pas qu'il fallait me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et reprendre haleine. L'air était tout en feu, et les éclats de tonnerre ne discontinuaient pas; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitais ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'était pas possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, et avec bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit, j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avais délayé un peu de farine de maïs. Je puis vous dire que dans la situation où j'étais, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus délicats de l'Europe.

» J'arrivai à *Carapari* vers les quatre heures

du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le capitaine qui était de ses parents. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines où je trouvai mon Indien qu'on y avait arrêté, et le Père Lizardi qui n'avait pu rien gagner auprès des infidèles dont les bourgades sont situées vers la rivière de *Parapiti*. Nous convînmes, ce Père et moi, que j'irais à *Caysa* suivre ma première entreprise, et que pour lui il resterait à *Carapari*, où les infidèles paraissaient moins éloignés du christianisme.

» Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le Père Pons qui allait à la bourgade de Tareyri : nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce Père n'avait pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le Père Lizardi, afin de mieux connaître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerais un Indien qui l'accompagnerait dans cette bourgade et qui le préserverait de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordait pas avec l'impatience de son zèle, et, sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

le fort du sommeil, je me sentis tirer par les pieds ; je m'éveillai en sursaut, et je me vis entourer d'une troupe de femmes, qui me disaient : « Lève-toi promptement ; les Indiens » de *Caysa* en veulent à ta vie, ils se sont déjà » emparés de toutes les avenues de notre bour- » gade, afin que tu ne puisses leur échapper. » Nous fûmes bientôt debout, et nous nous retirâmes dans la cabane du capitaine, comme dans un asile où les Indiens de *Caysa* n'entreraient pas si aisément.

» Il n'y avait alors que quatre Indiens infidèles dans la bourgade, tous les autres étaient allés à une fête qui se donnait à *Caaruruti*. Ces quatre Indiens avaient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, et ils faisaient presqu'à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin que l'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'était un jeune Indien de *Caysa*, âgé de vingt ans, que j'avais régalé d'un couteau, qui, par reconnaissance, était venu secrètement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étaient occupés par un bon nombre de ses compatriotes, que les autres devaient entrer dans la bourgade, lors-

qu'on y serait plongé dans le sommeil ; qu'ils comptaient s'en rendre maîtres et ensuite nous massacrer.

» Sur cela je fis appeler le plus jeune des enfants du capitaine : « *Guandari*, lui dis-je, » c'est son nom, il faut aller à l'instant à » *Caaruruti*, pour informer ton père de ce qui » se passe ; donne-moi cette marque de ton » amitié. » Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il était à pied, et que les chemins étaient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment après : « J'ai trouvé » un cheval, me dit-il, je pars. » Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de Caysa, qui gardaient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivais ; mais ayant reçu réponse que j'étais resté à *Carapari*, ils le laissèrent passer.

» Guandari n'employa guère que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à *Caaruruti*. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes : on criait de toutes parts : *Guandari ou, Guandari ou*, c'est-à-dire : *Guandari* est arrivé. Son père, qui s'était réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans la cabane où il était couché, lui demanda d'abord si les Pères avaient été tués. *Guandari* répondit qu'il les

avait laissés en vie, mais qu'il ne savait pas ce qui leur était arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passait en son absence. Ce vieux capitaine sort à l'instant de son hamac, demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

» Cependant, peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de *Caysa*, et quelques Indiens de *Sinanditi*, entrèrent dans *Carapari*; ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trouvèrent à notre usage, mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du capitaine, ainsi que je l'avais prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter de la part de ses compagnons à les aller trouver au milieu de la place où ils étaient. Je me disposai à le suivre; mais les Pères Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étaient avec nous, m'en détournèrent.

» Sur les cinq heures vint un second messager, avec la même invitation. Pour cette fois, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter : je sortis de la cabane et j'allai droit à ces barbares. Ils formaient un cercle autour du feu; et comme aucun d'eux ne se remuait pour me faire place, je m'approchai du capitaine, et

prenant par les épaules celui qui était assis à sa droite : « Lève-toi, lui dis-je, afin que je » sache ce que ton capitaine veut me dire. » Il obéit et je pris sa place. Ils étaient tous bien armés, leurs arcs et leurs flèches à la main, et tenant la lance haute. « J'ai soupçonné, me » dit le capitaine, que ton dessein était de t'en » retourner sans nous rien donner de ce que » tu nous as apporté ; c'est pourquoi je suis » parti pendant la nuit, afin d'être ici de grand » matin et de pouvoir t'entretenir.—Je ne te » crois pas, lui répondis-je ; car pourquoi tes » soldats se sont-ils emparés de tous les che» mins par où je pouvais passer ? pourquoi » ont-ils volé nos mules ? pourquoi es-tu si » bien armé ? Je connais tes artifices, n'espère » pas de me tromper. »

» Le capitaine, sans répondre à mes questions, fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avais mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de *Carapari* l'avaient si bien caché dans la forêt, ce qui était vrai en partie, que toutes leurs recherches seraient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur

dire que je ne leur donnerais rien avant l'arrivée du capitaine ; que s'ils ne voulaient pas l'attendre, ils n'avaient qu'à s'en retourner.

» A ces mots, je les vis trépigner de rage ; mais au même moment parut le fils aîné du capitaine, nommé *Guayamba :* je me levai brusquement, et je lui demandai des nouvelles de son père. « Le voici qui arrive, » me dit-il. Je le suivis jusqu'à sa cabane, où il descendit de cheval tout trempé de sueur, et je me retirai dans la cabane de son père, lequel arriva presque aussitôt que son fils : il était accompagné des quatre capitaines de *Caaruruti,* du capitaine de *Beriti,* de ses Indiens, et de plusieurs autres Indiens des deux bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place, la lance à la main, et jetant un regard terrible sur les Indiens de *Caysa :* « Où sont ceux, s'écria-t-il, qui veulent » tuer les Pères ? Quoi ! venir chez moi pour » commettre un pareil attentat ! » Et en achevant ces mots, il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne pas sortir, et ayant un peu repris haleine, il retourna sur la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de *Caysa* songèrent à la retraite, sans oser demander leurs armes au capitaine ;

ils les demandèrent à son fils, qui les leur rendit à l'insu de son père, et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup.

» On pourrait s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense était un heureux préjugé de leurs dispositions à embrasser le christianisme; mais ce serait mal connaître l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardaient l'entreprise de ceux de *Caysa* comme une insulte personnelle qui leur était faite, et l'ardeur qu'ils firent paraître était bien plutôt l'effet de leur ressentiment que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, et encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leurs annoncions.

» Comme leur conversion était l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions, et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, et une église sous le titre de l'Immaculée-Conception. C'était la saison des pluies, et nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquents avis que les infidèles avaient pris la résolution de nous faire mourir,

si la fantaisie nous prenait de rentrer dans leurs bourgades.

» Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'*Itau*. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris les devants, et comme cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étaient ces infidèles, sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs » endroits, leur dis-je, que vous aviez pris la » résolution de me tuer, moi et mes compa- » gnons. Je viens m'informer de vous-mêmes, » s'il est vrai que vous ayez conçu un si cruel » dessein contre des gens qui vous aiment ten- » drement, et qui veulent vous procurer le plus » grand bonheur. » Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevaient pas comment, après les avis qu'ils nous avaient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

» Le capitaine, qui était absent de la bourgade, arriva un moment après, et j'allai le

visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien; mais quand je lui parlai du dessein que j'avais d'aller plus avant, et de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettrait pas. Lui ayant répliqué que j'avais à parler aux capitaines de *Chimeo,* de *Zapatera* et de *Caaruruti,* il me dit qu'il allait les faire avertir de se rendre à la bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre mission, qu'ils me coupèrent la parole, et me dirent de n'y pas penser; qu'ils étaient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet; que l'entrée sur leurs terres nous était absolument fermée; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions : c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré, et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui était attaquée d'une maladie mortelle, et de lui avoir conféré le baptême qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

» Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du R. P. Pro-

vincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des *Chiriguanes*. Il jugea qu'il fallait abandonner à la malignité de son cœur une nation si peu traitable et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux missions qui dépendent du collége de *Tarija ;* il donna au Père Pons le soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, et celle de la Conception, dans la vallée des Salines, fut confiée au Père Lizardi. C'est ce qui lui procura une mort glorieuse qu'il avait cherchée inutilement parmi les *Chiriguanes*.

» Les infidèles d'*Ingré* avaient formé, depuis du temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connaissance. Le 16 mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrèrent tout-à-coup dans la peuplade : les néophytes, qui n'étaient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'église où le missionnaire commençait sa messe ; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornements et tous

les meubles de sa pauvre cabane dont j'avais été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nu, l'attachèrent à un rocher, et décochèrent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur (1).

(1) Le Père Pons, instruit du lieu et de la manière dont le Père Lizardi avait consommé son sacrifice, s'y transporta le septième de juin, et trouva le corps du serviteur de Dieu presqu'entièrement décharné depuis la ceinture jusqu'en bas par les oiseaux de proie : la peau était encore presqu'entière depuis la ceinture jusqu'au cou. Six flèches étaient restées dans la poitrine, et la terre en était couverte tout autour du corps; une des jambes était encore chaussée d'une bottine de cuir ; il manquait trois doigts à l'autre pied, et la mâchoire d'en bas manquait aussi. Le corps ainsi défiguré était couché par terre à côté du rocher : le bréviaire du martyr était auprès de sa tête ; l'Office de la semaine sainte, un abrégé de l'institut de la Compagnie et son crucifix étaient un peu plus bas. Tous ces livres avaient apparemment été tirés de ses poches. Le Père Pons recueillit ces précieux restes, et les fit transporter d'abord dans son église du Saint-Rosaire, puis dans une chapelle de Sainte-Anne qui n'était qu'à cinq lieues de *Tarija*. Il y fit mettre le corps dans une caisse de cèdre, doublée et couverte de satin, qui fut portée sur un brancard dans la ville, et reçue par tous les habitants, qui étaient allés fort loin au-devant, et dont les principaux voulurent la porter les uns après les autres sur leurs épaules. A la porte de la ville se trouva le docteur Dom Jean Cartagena et Her-

» J'étais uni avec ce zélé missionnaire par les liens de la plus étroite amitié : il était le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles dont je me sers actuellement, nous étaient communs, et ils étaient également à son usage. Ainsi je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade et ses chers néophytes ont été transportés

boso, vicaire-général de l'archevêque de la Plata, en chape, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre en surplis; les religieux de Saint-Augustin, de Saint-François, de la Charité, et les Jésuites, suivaient, puis le magistrat, la noblesse et tout le peuple. La caisse, sur laquelle on avait mis deux flèches en sautoir, fut alors portée tour-à-tour par les supérieurs des Réguliers, par les alcades et les régidors, premièrement à l'église de Saint-François, et reçue avec la croix par le célébrant en chape, lequel entonna le *Te Deum*, et placée sur un catafalque. Le gardien du couvent monta aussitôt en chaire, et prononça le panégyrique du confesseur de Jésus-Christ. Dès qu'il eut fini, le vicaire-général chanta une messe de la Trinité, avec l'oraison *Pro gratiarum actione*. Enfin le corps fut porté à l'église du collége avec les mêmes cérémonies ; un Jésuite y fit encore l'éloge du martyr, et la caisse fut déposée sous la crédence du grand autel, du côté de l'évangile. Le Père Lizardi n'était âgé que de trente-neuf ans, dont il avait passé vingt-deux dans la Compagnie. (Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, tome VI, pages 35 et suiv.)

aux environs de *Tarija*, où ils seront à couvert de la fureur des cruels Chiriguanes.

» C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentiments de religion et même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cents ans que de fervents missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, et s'y employant avec une charité infatigable, les quittèrent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. S. François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. Un d'eux me dit un jour : « Tu te donnes bien des peines » inutiles, » et fermant la main, « les Indiens, » ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme mon » poing. — Tu te trompes, répliquai-je, et tu » n'en dis pas assez : leur cœur est plus dur » que la pierre. — Ni plus ni moins, me répon- » dit-il ; mais en même temps ils sont plus » adroits et plus rusés que tu ne penses. Il n'y » a point d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils » ne trompent, à moins qu'il ne soit bien sur » ses gardes. »

» C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins

à la plaisanterie, et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance, mais insolents jusqu'à l'excès, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère, et c'est pourquoi souvent je les traitais avec hauteur, et leur parlais en maître.

» Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, et la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font les femmes, et ils n'honorent aucune divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

» Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs et bien peignés ; au-dessus de la tête, elles se font, avec leurs cheveux, une espèce de couronne, qui a assez bon air : elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu, et tout le reste du corps, lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les

hommes se contentent de tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes et femmes ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure, et ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *tembeta*.

» Les garçons et les filles, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement : c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance, l'arc et les flèches. Les femmes y sont du moins aussi rusées que les hommes, et ont une égale aversion pour le christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu déshonnête.

» Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît ; de là vient qu'ils ont des enfants dans presque toutes les bour-

gades. Dans l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disais quelquefois qu'ils ressemblaient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre.

» Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon : lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes grâces, en la régalant pendant quelque temps des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse, après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu; si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti et chasser pour une autre.

» Ils n'ont point d'autres médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus médecins consiste à souffler autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de *Caysa*, je laissai malade la fille d'un des deux capitaines; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur médecin. Comme elle vit que

je me moquais de sa folle crédulité : « Ecoute, » me dit-elle, ma fille était bien malade quand » tu nous quittas; tu la trouves en parfaite santé » à ton retour : comment s'est-elle guérie? c'est » uniquement en se faisant souffler. »

» Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son mari observe, durant trois ou quatre jours, un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidait à construire ma cabane, lorsque j'étais à Caysa : il disparut pendant deux jours; le troisième jour, je le rencontrai avec un visage hâve et tout défait. « D'où te vient cette pâleur, lui » dis-je, et pourquoi ne viens-tu plus m'aider » à l'ordinaire. — Je jeûne, » me répondit-il. Sa réponse m'étonna fort, mais je fus bien plus surpris, lorsque lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il jeûnait parce que sa femme était en couches. Je lui fis sentir sa bêtise, et lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est en couches, » lui ajoutai-je, c'est à elle à jeûner, et non pas » à toi. » Il goûta cette raison, et vint peu après travailler comme il faisait auparavant.

» Ils n'abandonnent point leurs morts comme

d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, et l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi tout autour de chaque cabane on voit la terre élevée en espèce de talus, selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés.

» Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un surtout qui est de couleur cendrée, et qui n'est pas plus gros qu'un moineau, nommé *chocos*. S'ils se mettent en voyage et qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les capitaines de trois bourgades et un grand nombre d'Indiens, un de ces *chocos* se mit à chanter dans le bois voisin; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur, et la conversation cessa sur l'heure.

» Je ne finirais pas, si je vous faisais le détail de toutes les superstitions ridicules qui règnent parmi ces pauvres infidèles, dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. »

CHAPITRE VI

Le Père Chomé chez les Lippes. — Il est désigné pour la mission des Chiquites et se rend au milieu d'eux. — Il reçoit l'ordre de passer aux Zamucos.

Après que le Père Provincial eût décidé qu'il fallait attendre un temps plus favorable pour la conversion des Chiriguanes, le Père Chomé, comme nous l'avons vu, fut attaché aux missions dépendantes du collége de Tarija. On le chargea d'une partie des environs des Lippes et des vallées circonvoisines. Ce pays est situé à 80 lieues de Tarija, couvert de montagnes presqu'inaccessibles; l'hiver avec ses frimas et sa froidure glaciale y est, pour ainsi dire, perpétuel. Cependant il s'y trouvait une population considérable, attirée par les mines d'argent qui étaient fort productives. Le Père Chomé y travailla pendant trois années entières avec un grand succès : pour s'y rendre plus utile, il avait appris la langue quichoa que parlaient les Indiens de presque tout le Pérou. Ces Indiens, il est vrai, en très-grande partie du moins, entendaient

l'espagnol. Mais pour se confesser, comme pour les instructions qui leur étaient faites, ils préféraient leur idiome naturel, et le Père Chomé s'y était rendu si habile qu'il pouvait les entendre au saint tribunal, et les instruire des vérités chrétiennes en leur propre langue. Il fut rappelé au moment où il s'y attendait le moins, en 1738, par son Provincial qui le destinait aux missions des Chiquites; il lui recommandait de s'y rendre dans le cours de cette même année.

« Ces missions, écrivait le Père Chomé le 17 mai 1738, sont si pénibles que les supérieurs n'y envoient personne qui ne les ait demandées avec beaucoup d'instances. Ainsi je regardai comme un heureux présage des bénédictions que Dieu daignerait répandre sur mes travaux, la grâce singulière d'y être nommé sans qu'il y ait eu de sollicitation de ma part.

» On compte plus de trois cents lieues depuis Tarija où j'étais, jusqu'à la première réduction ou peuplade des *Chiquites*, qui est celle de Saint-François-Xavier. Il me fallut traverser d'affreuses montagnes, et je n'avais que quatre mois pour faire ce voyage; car pour peu que je me fusse arrêté sur la route, les pluies continuelles de la zone torride m'en auraient fermé

l'entrée. Vous serez surpris de tout le pays qu'il m'a fallu parcourir, et de la quantité de lieues que j'ai été obligé de faire depuis huit ans que je suis dans ces missions. Le détail que je vais vous en faire ne vous sera peut-être pas désagréable ; du moins il vous donnera une connaissance certaine de la distance d'un lieu à un autre.

» De Buénos-Ayres où j'arrivai d'abord, et qui fut ma première entrée dans ces missions, j'allai à Santafé : ce sont quatre-vingts lieues. De Santafé à la ville de Corrientes, cent cinquante lieues ; de Corrientes à la réduction de Saint-Ignace, soixante-douze ; de Saint-Ignace à celle qu'on nomme *Corpus,* soixante ; de celle-ci à *Gapeyu,* quatre-vingts ; de *Gapeyu* à Buénos-Ayres, deux cents ; de Buénos-Ayres à *Corduba ,* cent soixante ; de Corduba à Santiago, cent ; de Santiago à San-Miguel, quarante ; de San-Miguel à Salta, quatre-vingts ; de Salta à Tarija, quatre-vingt-dix ; de Tarija aux Chiriguanes où j'ai fait quatre voyages, deux cent quatre-vingts ; de Tarija à Liper, quatre-vingts ; de Tarija à Los-Chichas, soixante-dix ; de Tarija à Cinti, quarante ; de Tarija aux Vallées, quatre-vingts ; de Tarija à Saint-Xavier, première ré-

duction des Chiquites, trois cents; de Saint-Xavier à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, d'où je vous écris, cent soixante-dix. Ce qui se monte à deux mille cent trente-deux lieues. Que serait-ce si j'ajoutais à ce calcul les lieues que j'ai faites en détours; car je ne parle que de celles qu'il m'a fallu faire en droiture. On en compterait plus de trois mille.

» La première réduction des Chiquites, nommée de Saint-Xavier, est par seize degrés de latitude sud, et trois cent dix-huit degrés de longitude. Celle de Saint-Ignace des Zamucos, où je me trouve en ce moment, est par vingt degrés de latitude sud, et trois cent vingt de longitude, éloignée d'environ mille lieues de Buénos-Ayres, par la route que l'on doit suivre pour y arriver.

» Ce fut à la fin d'octobre de l'année dernière que j'arrivai à la réduction de Saint-Xavier, après avoir mis trois mois dans mon voyage. A peine eus-je pris quelques jours de repos, que je reçus un nouvel ordre de me rendre à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, qui en est éloignée, ainsi que je l'ai dit, de cent soixante-dix lieues. Il n'y a presque point de communication entre cette peuplade et celles

des Chiquites, dont la plus proche est à quatre-vingts lieues de distance. Elle est composée de plusieurs nations qui parlent à peu près la même langue, savoir : des *Zamucos*, des *Caculados*, des *Tapios*, des *Ugaronos*, et des *Satienos*, qui se soumirent enfin à Jésus-Christ en l'année 1721. Ces nations étaient extrêmement féroces, et il est incroyable combien elles ont coûté à réduire : elles sont maintenant plus traitables; mais il y a encore à travailler pour déraciner entièrement de leurs cœurs certains restes de leur ancienne barbarie.

» Le dessein qu'on a eu en pressant mon départ, c'est l'extrême désir où l'on est depuis longtemps de découvrir le fleuve Picolmayo, et les nations barbares qui habitent l'un et l'autre rivage de ce grand fleuve. Il me fallait demeurer parmi les Indiens Zamucos, pour apprendre leur langue qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'en cinq mois de temps que j'y ai employés, je suis en état de leur prêcher les vérités de la Religion. Je n'attends plus que les ordres des supérieurs pour exécuter cette entreprise : on m'annonce qu'elle est très-périlleuse ; car il s'agit de faire brèche dans le plus

fort asile où le démon se soit retranché dans cette province, et d'en ouvrir la porte aux hommes apostoliques qui viendront travailler à la conversion de toutes ces nations barbares, dont on ne sait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduise ; toutes les avenues en sont fermées par d'épaisses forêts qui paraissent impénétrables , où il faut se conduire la boussole à la main, pour ne pas s'y perdre. Enfin ce pays, où jusqu'à présent personne n'a encore mis le pied, est le centre de l'infidélité, d'où ces barbares sortent souvent en très-grand nombre et désolent toutes les provinces voisines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaisses forêts , ne tarderont pas à m'abandonner si ces infidèles nous attaquent ; et quand ils auraient le courage de tenir ferme , quelle pourrait être la résistance d'un contre cent ? Je serai donc le premier en proie à leur fureur ; mais je mets toute ma confiance en Dieu, qui disposera de tout pour sa plus grande gloire , et qui , si c'est sa volonté , peut de ces pierres faire naître des enfants d'Abraham. S'il me conserve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choses capables de vous faire plaisir et de vous édifier. »

CHAPITRE VII

Travaux du Père Chomé chez les Zamucos.

Les lettres du Père Chomé, que nous avons citées jusqu'ici, ont été consignées dans les *Lettres édifiantes* qui n'en ont point recueilli d'autres. Un hasard heureux nous les a procurées manuscrites, et avec elles une autre lettre qui n'a jamais été publiée. Elle est datée de la réduction de Saint-Michel des Chiquites, 15 septembre 1746. Nous la donnerons tout entière sans toucher aux incorrections de style qui s'y rencontrent. Le Père Chomé s'en excuse, et les raisons qu'il en donne, sont de nature non seulement à les lui faire pardonner, mais encore à édifier le lecteur.

Le Père Vanthiennen l'avait informé de l'incendie qui, vers cette époque, consuma une partie du collége des Jésuites de Lille, et anéantit leur bibliothèque. Ils la devaient à la libéralité d'un M. Desbarbieux, grand littérateur, ami intime du Père Antoine Laubegeois qui lui a dédié son *Græcæ linguæ Breviarium*,

et elle renfermait des ouvrages rares et précieux. Après avoir exprimé l'impression que cette fâcheuse nouvelle produisit sur lui, le Père Chomé fait le récit de ses tribulations et de ses travaux.

« Ne vous plaignez pas, mon Révérend Père, d'avoir été si longtemps sans recevoir de mes nouvelles ; souvenez-vous que je me trouve à 800 lieues de Buenos-Ayres où je dois envoyer mes lettres, sans savoir bien à qui les adresser ; puis j'ai différé, espérant d'avoir quelque chose d'important à vous communiquer.

» J'ai reçu toutes les vôtres, et j'ai appris avec une sensible douleur l'incendie du collége de Lille. Les bâtiments se réparent ; mais comment recouvrir tant de magnifiques tableaux, qui ont été détruits, et tant de livres rares qui provenaient de la riche bibliothèque de M. Desbarbieux ? J'étais alors surchargé de nombreuses affaires qui me préoccupaient beaucoup, et me touchaient de plus près que cette perte subie par la province ; cependant, pendant plusieurs nuits je songeai que je me trouvais au collége de Lille, et les larmes aux yeux j'en considérais les restes à demi-brûlés.

» Mais venons-en à ce qui me concerne, et

avant tout pardonnez-moi les fautes de langage. Hélas! obligé de parler continuellement trois langues barbares, je désapprends à écrire correctement la mienne.

» Pour vous mettre mieux au fait des choses dont j'ai à vous entretenir, il est bon de vous donner une légère connaissance des infidèles dont on m'avait confié l'instruction et qui se nomment *Zamucos*.

» Dès l'année 1712, plusieurs fervents missionnaires des réductions des Chiquites avaient travaillé à leur conversion ; mais toutes leurs peines étaient demeurées infructueuses. Enfin, l'année 1715, si je ne me trompe, les Zamucos feignirent vouloir recevoir la loi de Jésus-Christ. Ils assignèrent un lieu où les missionnaires les rencontreraient ; un de nos Pères accompagné d'un frère nommé Albert Romero, se rendirent à cet appel, et arrivés au lieu du rendez-vous, ils n'y trouvèrent personne. Le frère Albert prit le parti d'aller les chercher, accompagné de quelques Indiens Chiquites qui faisaient semblant de vouloir le suivre; mais à la seconde journée, ils le massacrèrent, et le Père, apprenant cette nouvelle, s'en revint.

» Les Zamucos étaient voisins d'autres In-

diens nommés Ugaronos avec lesquels ils étaient en guerre : une nuit ils donnèrent sur une des peuplades de ces derniers, et y firent un étrange carnage. Mais craignant que les autres peuplades des Ugaronos ne prissent leur revanche, ils crurent, et avec raison, n'avoir point d'asile plus assuré contre les violences qu'ils redoutaient que nos réductions de *Chiquitos,* et d'eux-mêmes ils vinrent à celle de Saint-Jean, d'où ils passèrent à celle de Saint-Joseph. Nos Pères ayant connu par eux l'existence de la nation des Ugaronos, voulurent se servir des Zamucos pour les gagner à Jésus-Christ, et dans ce but ils leur donnèrent une réduction à part, éloignée de soixante lieues environ, sur les confins des Ugaronos, qu'ils nommèrent réduction de Saint-Ignace. Le Père Augustin Castanarez, massacré par les Indiens Mataguayos, le 15 septembre 1744, fut le fondateur de cette nouvelle réduction où il eut la consolation de voir réunis, en 1732, les Zamucos et les Ugaronos. Elle était composée de plus de trois cents familles, et on espérait, par leur moyen, de gagner d'autres nations barbares répandues dans la vaste province de *Chaco,* impénétrable jusqu'ici aux armes espagnoles, et de les y conserver. Mais en

1736 et 1737, la peste et la petite-vérole détruisirent presque toute la réduction dont il ne resta que cent trente familles, et la plus grande partie des Ugaronos.

» A la fin de l'année 1737, je fus envoyé pour voir s'il n'y aurait pas moyen de découvrir la rivière de *Picolmayo,* dans la province de *Chaco*, avec l'assistance de ces barbares. Je commençai cette entreprise au commencement du mois de juin 1738 ; mais nos Indiens ne s'y mirent qu'à regret. Il fallait traverser des forêts impénétrables; j'étais à pied comme eux; ils ne m'ouvraient pas d'autre route au travers des ronces et des épines que ce qui se rompait sous les coups de leurs massues. Voyant que, contre leur attente, je ne me rebutais pas, ils m'abandonnèrent presque tous, et s'en revinrent chez eux : nous étions éloignés de notre réduction d'environ vingt-cinq lieues. Les Ugaronos furent les premiers qui me laissèrent ; les Zamucos défilèrent ensuite à leur tour, et me voyant dans l'impossibilité de passer outre, je fus obligé de m'en retourner moi-même.

» L'année suivante, je repris mes aires, et mes barbares témoignèrent un peu de meilleure volonté. Dieu seul pourtant sait ce qu'il m'en a

coûté pour les faire avancer. Après avoir marché plusieurs jours dans la boue, il me survint deux fistules au-dessus du pied gauche ; elles me causaient une cuisante douleur, et je pouvais à peine me tenir debout. Malgré cela, nous faisions nos deux lieues par jour lorsque le chemin était assez bien ouvert. J'avais avec moi un baume des plus efficaces contre ces sortes d'accidents ; mais au lieu de me guérir, il irritait davantage mes deux fistules. Cet accident me fit soupçonner que Dieu ne voulait pas que je passasse outre ; mais je rejetai cette pensée comme une tentation, et je continuai à pousser ma pointe.

» Nous nous trouvions déjà éloignés d'environ soixante-dix lieues de notre réduction, quand j'aperçus tout l'horizon bordé de feux. Je pris alors la hauteur des pôles, avec toute l'exactitude possible, et estimant à la route que nous avions faite (car je marchais presque toujours la boussole à la main), par quelle longitude nous pouvions nous trouver, je reconnus évidemment que je n'étais pas éloigné des peuplades tobatiennes.

» Les Tobas sont des barbares Caribes et ennemis irréconciliables des chrétiens : si je

passais outre, je perdais infailliblement tous mes Indiens ; car les Tobas sont en grand nombre et presque tous à cheval, et moi je n'avais que cent Indiens, et ils étaient tous à pied. J'étais assuré du reste que quand je parviendrais à passer sans être découvert de cette terrible nation, elle découvrirait infailliblement notre chemin ou plutôt notre sentier, et qu'elle viendrait détruire notre réduction. J'intimai donc à nos Indiens l'ordre de nous retirer à grandes journées.

» Mais comment opérer cette prompte retraite ? J'avais toujours le pied très-malade, et il me faisait horriblement souffrir. Dieu me vint en aide ; car le matin indiqué pour le départ, je ne ressentis plus aucune douleur, et nous fîmes huit à neuf lieues ce jour-là : deux ou trois jours après, les fistules se fermèrent entièrement, quoique je marchasse toujours à pied et du même train.

» Nous étions de retour depuis un mois, lorsque le Père Castanarez, qui était pour lors supérieur de ces missions, et dont le zèle ne pouvait demeurer oisif, nous arriva avec quelques Indiens Chiquitos. Il m'exprima le dessein qu'il avait d'aller reconnaître lui-même

les Indiens qui avaient occasionné ma retraite; je lui représentai les motifs que j'avais eu de revenir sur mes pas, et voyant qu'il persistait dans sa résolution, je lui dis : « Vous allez nous » faire passer de mauvais moments à l'avenir; » mais enfin, si vous voulez exposer la réduc- » tion à se perdre, vous ne jouerez que votre » argent, puisque c'est vous qui l'avez fondée. » Il partit, et suivit le chemin que j'avais frayé. A huit ou dix lieues de l'endroit où j'avais ordonné la retraite, il rencontra quelques familles des Tobas qui ne le reçurent pas trop mal; il en engagea même quelques-uns à le suivre; mais reconnaissant l'impossibilité d'aller plus loin, il s'en revint à Saint-Ignace à grandes journées, comme j'avais fait moi-même.

» En 1740, le Père Provincial m'établit curé de la réduction : cette qualité me donnait plus d'autorité sur les Indiens, et plus de facilité à m'en faire obéir lorsque je voudrais recommencer la tentative qui déjà avait échoué deux fois. Je repris ce projet au commencement de mars de cette même année. Le Père supérieur, qui avait succédé au Père Castanarez, et à qui j'avais demandé du secours, m'envoya soixante-dix Indiens *Marotoros* de la réduction de Saint-Jean,

et je me mis en route avec eux et avec ceux de ma réduction, en prenant ma direction droit au sud, et non pas comme les fois précédentes au sud-ouest.

» C'est une chose étrange que ces forêts immenses : une pluie abondante les couvre d'eau; trois ou quatre jours après on n'en trouve plus une goutte, à moins qu'on ne rencontre quelque fossé qui l'ait gardée. A huit ou dix lieues de la réduction, nous n'en trouvâmes point, et il en fut ainsi pendant douze jours de marche. Il n'en était pas de même du chemin que j'avais suivi précédemment : l'eau ne nous y manqua presque jamais; mais quelle eau! une eau telle qu'on la peut trouver dans les abreuvoirs des tigres, des pourceaux et de tous les autres animaux qui peuplent ces bois; une eau puante et bourbeuse pour l'ordinaire, mais très-estimée quand on la trouve. Nous n'eûmes pas le même bonheur dans cette route nouvelle qui, malgré cela, ne fut pas trop fâcheuse jusqu'à l'occident. La nature, ou, pour mieux dire, Dieu, qui est l'auteur de la nature, a caché dans la terre un trésor inestimable qui peut rendre ces bois praticables aux barbares, je ne dirai pas qui les habitent, ils n'ont point de demeure

fixe, mais qui les battent suivis de toute leur famille : c'est une racine de la forme d'un réfort dont l'écorce est noire et tout-à-fait semblable à la sienne. Cette racine, lorsqu'elle est arrivée à son point, a une aune de tour et autant en longueur. Elle est pleine d'un suc, ou pour mieux dire d'une eau douce et blanchâtre, de telle sorte que d'une seule de ces racines de grosseur médiocre on exprime plus d'un pot d'eau. Cette racine abonde, on en trouve plusieurs dans l'espace de vingt toises ; mais elle se cache d'ordinaire dans les plus épaisses broussailles, et pourtant elle n'échappe pas aux yeux des Indiens qui la reconnaissent même en hiver lorsqu'elle est dépouillée de ses feuilles. Elle ne pousse hors de terre qu'une petite branche, grosse comme le petit doigt et haute d'un pied et demi. On ne l'obtient pas sans peine, car elle est enfoncée à environ trois pieds en terre qu'elle durcit de telle façon en croissant, que lorsqu'il n'a pas plu de quelques jours, on la dirait entourée d'une terre cuite au soleil. Vous pouvez juger de son abondance ; nous étions près de deux cents personnes, et nous ne bûmes jamais que l'eau tirée de cette racine. Malheureusement cette eau est sucrée,

ce qui est cause que peu d'heures après qu'elle a été exprimée, elle s'aigrit et n'est plus potable ; ainsi il n'est pas possible d'en faire provision et de la garder en réserve pour les endroits où cette racine n'abonde pas ; puis, bue avec excès , elle est un poison des plus actifs qui fait mourir en moins d'une heure, laissant noires les paumes des mains, les lèvres pourprées et le visage affreux. On le combat pourtant par un contre-poison efficace, qui consiste en un peu de piment pilé et délayé dans un peu d'eau ou dans le suc même de la plante. Le malade qui peut recourir à ce moyen , guérit presqu'à l'instant, mais il lui reste pendant plusieurs jours une grande faiblesse qui se fait principalement sentir dans les jambes. J'avais tous les jours dans cet état quelqu'un de mes Indiens; car bien qu'ils connaissent par leur propre expérience la maligne vertu de cette eau , ils ne peuvent se contenir. Les chaleurs excessives de ces bois jointes à l'exercice violent de la chasse (car il faut bien qu'ils trouvent de quoi manger), leur causent une soif cruelle, et pour l'apaiser ils s'exposent à mourir. Je ressentis aussi l'effet pernicieux de cette eau ; elle m'occasionna une fièvre violente qui

m'obligea de faire halte au milieu de ces bois, et je n'eus d'autre remède qu'un peu de tabac bouilli qui me servit de vomitif. Ce que je désirais le plus, c'était un peu d'eau : un Indien en trouva une grande quantité dans le creux d'un arbre ; j'en demandai un peu. Sa couleur était d'un rouge très-fin, et elle était aussi claire que le peut être le meilleur vin de Champagne. Je m'informai de mes Indiens s'ils avaient coutume de boire de cette eau ; sur leur réponse affirmative, j'en goûtai ; mais je vis qu'il ne peut y avoir au monde rien de plus insipide et de plus rebutant que cette eau. Je m'avisai de la faire bouillir, et ensuite j'en bus une demi-calebasse. L'effet qu'elle produisit fut de me causer une telle inquiétude toute la nuit, que je ne savais quelle position prendre : ou couché dans mon hamac, ou étendu à terre, ou debout, je n'avais aucun repos. Seulement sur la pointe du jour, je pus dormir quelque peu. Mes Indiens me trouvèrent une eau moins mauvaise qui me guérit de cette fièvre, et le lendemain nous continuâmes notre route.

» J'espérais beaucoup réussir cette fois dans mon entreprise; mais Dieu permit qu'un des principaux caciques des Ugaronos, peu de jours

après ma guérison, mourût dans la forêt pour avoir bu le suc vénéneux de la racine dont j'ai parlé plus haut. Il était seul, à environ une demi-lieue de l'endroit où nous venions de passer la nuit. Ne pouvant venir à nous, car j'ai oublié de vous dire que l'effet de ce poison se produit tout-à-coup : une faiblesse extrême se saisit des jambes et des cuisses ; on se voit obligé de s'asseoir, et peu après tous les sens sont engourdis ; on ne donne plus d'autre signe de vie qu'une respiration violente et précipitée ; ne pouvant donc venir à nous, notre cacique se mit à crier et à demander du secours. Un Indien accourut auprès de lui ; mais au lieu de le laisser seul, puisqu'il ne pouvait le secourir, et de venir lui-même chercher le remède, il en appela un autre qu'il dépêcha vers nous. Mais quand celui-ci arriva avec le poivre pilé, le cacique était mort, et ils l'enterrèrent sans autre cérémonie. Cet accident mit la consternation dans ma petite troupe : nonobstant tout ce que je pus dire, le lendemain matin tous les Ugaronos m'abandonnèrent à la sourdine, et reprirent le chemin de notre réduction. Les Zamucos firent de même, et ainsi je me vis de nouveau obligé de retourner aussi, avec le petit nombre de ceux qui m'étaient restés.

» Deux mois après mon arrivée à la réduction , les barbares Tobas nous donnèrent de leurs nouvelles. Ils envoyèrent une douzaine d'entre eux reconnaître notre contrée , et nous laissèrent une lance fichée en terre : c'est leur manière de déclarer la guerre. Je les fis suivre en vain ; ils s'étaient retirés plus vite qu'ils n'étaient venus. Alors commencèrent mes inquiétudes : les cabanes de mes Indiens étaient toutes de paille ; je les fis faire de terre , et couvrir de palmes creusées , pour empêcher que les Tobas ne vinssent une belle nuit mettre le feu à toute la réduction , et tuer tout à leur aise tout ce qu'ils rencontreraient. Cette précaution ne fut pas inutile : car l'année suivante , ils s'approchèrent pendant la nuit de notre réduction avec le dessein d'y mettre le feu ; mais la trouvant en un autre état que leurs espions l'avaient rapporté, ils attendirent jusqu'au jour, et lorsque le soleil parut ils se préparèrent à y entrer en jetant de grands cris. Par bonheur nous devions y célébrer ce jour-là même la fête de saint Joseph , et tous mes néophytes qui travaillaient dans la campagne , s'y étaient rendus la veille vers le soir. Les Zamucos eurent le temps non seulement de prendre leurs armes ,

mais encore de courir en bon ordre au devant de l'ennemi. Les Ugaronos de leur côté se saisirent aussi de leurs arcs, flèches, lances et massues, et se joignirent aux Zamucos. Il n'y eut jamais pour eux de plus beau jour de fête; ils avaient l'occasion de se battre et de tuer ou d'être tués, et c'est une grande gloire parmi eux que d'avoir tué quelqu'un. Les Tobas étaient, partie à pied et partie à cheval, en nombre égal à mes Indiens; puisqu'ils étaient venus en si petit nombre, ils s'imaginaient avoir bon marché de notre réduction. Ils furent rompus dès la première charge, et jetèrent leurs armes et tout ce qui pouvait les embarrasser pour fuir plus vite. Les Zamucos les poursuivirent vivement l'espace de deux lieues et ne purent se saisir que de deux Tobas. Ils envoyèrent me demander ce qu'il fallait en faire. Je les fis amener, et il est fort heureux que je me sois trouvé à l'entrée de la réduction pour les recevoir; car les femmes les eussent inévitablement mis en pièces. Le lendemain, quoiqu'ils fussent grièvement blessés, je les fis conduire à la réduction de Saint-Jean des Chiquites. Dix de mes Indiens furent blessés dans cette journée, et une femme fut percée d'une

flèche en voulant regagner sa cabane lorsqu'elle entendit le cri des Tobas. Au bruit, j'étais sorti de ma chambre, et je me trouvai à la porte avec un Indien de ma réduction ; il avait le bras percé d'outre en outre d'une lance qu'il traînait après lui. Mais quoique je fusse à l'instant même au lieu du combat, je n'y trouvai que les femmes qui pleuraient leur compagne, à qui je pus donner l'absolution sous condition. Elle avait été frappée d'un coup de lance au-dessus du sein gauche. C'est par une providence singulière de Dieu que cette attaque subite des Tobas ait eu lieu un dimanche : ce jour-là, nos Indiens ne sortent de la réduction qu'après la messe et l'explication de la doctrine chrétienne. Un autre jour de la semaine, les ennemis n'auraient trouvé aucune résistance : car avant même la pointe du jour, nos néophytes se répandent dans les bois pour la chasse.

» Cet événement me fit comprendre que je ne pouvais plus dégarnir la réduction de mes Indiens ; aussi dans deux autres tentatives que je fis pour découvrir le fleuve Picolmayo vers le sud, qui ne doit être éloigné que d'environ cent lieues de Saint-Ignace, mes efforts furent inutiles, à cause du petit nombre d'Indiens

qui m'accompagnaient et qui se rebutèrent bientôt des difficultés que nous trouvâmes. Dieu sait ce que j'ai souffert dans ces voyages, marchant souvent dans la boue, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. A force de me heurter contre les bâtons et les branches qui se rencontraient dans l'étroit sentier qu'ils couvraient, trois ongles du pied me tombèrent, et celui de l'orteil fut si maltraité qu'il se renouvela trois fois avant qu'il en crût un bon.

» Les supérieurs m'avaient envoyé à la réduction de Saint-Ignace, afin que je fisse la découverte de la province de Chaco. Mais Dieu avait d'autres vues, il voulait se servir de moi et non pas d'un autre pour conserver les Ugaronos qui se seraient infailliblement perdus.

» J'ai dit plus haut que la peste et la vérole avaient enlevé beaucoup plus de Zamucos que d'Ugaronos. Ceux-ci se voyant supérieurs en nombre, commencèrent bientôt dans maintes occasions à menacer les Zamucos qui entrèrent en défiance; les uns et les autres étaient violents et naturellement féroces : ils s'irritèrent, parce que dans le parage où était fondé la réduction, les pluies sont désastreuses : presque tous les ans ils perdaient leurs calebasses, leurs fèves,

et les autres racines qu'ils plantaient, de sorte que la disette était pour ainsi dire permanente. Ils s'étaient tous mis en tête, et plus particulièrement les Zamucos, que j'empêchais les pluies à ma volonté; ces derniers pensaient à se retirer dans les réductions des Chiquites, et les Ugaronos, après douze ans de christianisme, songeaient à s'en retourner au milieu de leurs anciennes peuplades, et à abjurer leur foi. Un Ugaronos ami des Zamucos, qui pour ses crimes méritait de mourir sur une roue, irrita les Zamucos contre ceux de sa nation en leur disant que les Ugaronos avaient résolu de les massacrer tous en une nuit. Les Zamucos voulurent les prévenir, et imaginèrent le stratagème dont je vais parler.

» Les Ugaronos étaient divisés en deux tribus : celle des Ugaronos, qui était la plus nombreuse, et celle des Sapios. Ces dernières avaient pour cacique un vieillard, *inveteratus malorum,* nommé Jacques Dioné. Il était venu avec sa nombreuse famille à la réduction vers la fin de 1738, et avait été baptisé l'année suivante. Toujours il avait été inquiet et turbulent, et plus d'une fois il avait tenté d'emmener avec lui tous les Sapios. Ce fut de ce vieillard que se

servirent les Zamucos. A l'insu des Ugaronos, ils lui persuadèrent de prendre la fuite avec tous les Sapios. On était en 1745 ; jamais année n'avait été plus stérile, et Dioné ne trouva pas de résistance dans les siens. Ils devaient déserter la réduction dans la nuit du 28 au 29 août, et un peu après devait avoir lieu le massacre des autres Ugaronos. Les Sapios se disposèrent un peu trop tôt à se mettre en marche ; une jeune fille Ugaronos devina leur dessein vers les neuf heures du soir ; elle en parla à ses parents qui vinrent sur-le-champ m'avertir de ce qui se passait. Je me rendis à la réduction, et les Sapios m'ayant entendu venir, firent tous semblant de dormir ; les voyant plongés dans le sommeil, je me retirai, convaincu que la jeune fille avait fait un mensonge. Les Sapios restèrent toute la nuit sans bouger ; mais le lendemain à midi, Jacques Dioné se mit en marche accompagné de quatorze familles ; un de ses enfants était demeuré pour marcher ensuite avec les autres. Je m'informai de la route qu'ils avaient prise, et le lendemain avant le jour, je les fis suivre de tous les Ugaronos pour qu'ils me les ramenassent à la réduction. Les Zamucos voyant que leur méchanceté allait

être découverte, et craignant que les Ugaronos ne se vengeassent à leur retour, lorsqu'ils auraient appris de la bouche même de Jacques Dioné le motif de sa fuite, dépêchèrent à la hâte leurs femmes et leurs enfants, et vinrent ensuite tous ensemble me trouver, déterminés à m'enlever violemment de ma chambre.

» Ils voulurent d'abord s'excuser de la fuite des Sapios; mais comme ils n'articulaient aucune raison plausible, leur cacique me dit: « Nous venons ici pour t'emmener avec nous.
» — Fort bien, leur dis-je, mais auparavant
» vous devrez m'ôter la vie; vous pourrez en-
» suite vous charger de mes os. » Enfin, après quelques répliques, Dieu ne permit pas qu'ils exécutassent leur détestable dessein. Qu'en serait-il arrivé? Les Ugaronos et les Sapios à leur retour, trouvant la réduction abandonnée, auraient volé tout ce qu'ils y auraient trouvé, et ensuite ils se seraient retirés dans leurs anciennes forêts.

» L'après-midi, les Ugaronos revinrent avec tous les fuyards, mais furieux contre les Zamucos qui avaient déjà pris la fuite. Je tâchai de les apaiser, mais le misérable Dioné crut qu'il avait enfin trouvé l'occasion d'enlever non seu-

lement les Sapios, mais aussi les autres Ugaronos. Il leur persuada que l'occasion était belle pour s'enrichir, puisqu'ils avaient à leur disposition toutes les richesses de la réduction, qui consistaient en couteaux, grains de verre, toiles de coton, cognées de fer; et comme il savait que plusieurs des siens ne voudraient pas le suivre, il leur déclara qu'avant tout je devais mourir. Il ne trouva plus de résistance à tout ce qu'il voulut, et le jour suivant ils commencèrent à détruire toutes les racines que j'avais fait planter pour le maintien de la réduction. Le 2 septembre au soir, ils désignèrent ceux qui devaient me tuer, et ils firent pour cela une danse où ils paraissaient tous en vrais démons, s'étant peint leur visage selon leur coutume. Je fus voir ce que cela signifiait, et le cacique des Ugaronos me dit : « Nous avons » appris que les Zamucos sont aux aguets pour » voir ce que nous ferons : ils veulent venir » nous attaquer dans la réduction et te tuer. » Ils ont dit qu'ils te dépouilleront de tes habits et qu'ensuite ils te tueront. Qu'il te » tuent, s'ils peuvent; mais qu'ils te dépouillent de tes habits, c'est ce qui nous irrite. » C'était bien ce qu'eux-mêmes voulaient faire.

» Enfin, le samedi soir, 4 septembre, ils se déclarèrent ouvertement. Je m'étais retiré dans la sacristie pour y prendre mon repos, craignant que les Zamucos, en se coulant par la porte qui était vers le jardin, ne vinssent me tuer dans ma chambre pendant la nuit, et les Ugaronos dormirent dans la cour, craignant d'être attaqués. Bientôt un Indien commença à crier : *Demain nous irons tous à notre père;* ce qui signifiait aussi : demain nous dépouillerons notre père. *Que personne ne s'exempte de venir à l'église.* Puis deux autres vinrent se poster à la porte de la sacristie, et ne firent guère que crier pendant toute la nuit : *Allons, allons, donnons sur notre père;* et en même temps ils faisaient du bruit à la porte comme s'ils eussent voulu entrer. Par deux fois, je sortis de la sacristie pour leur reprocher leur insolence. « Pourquoi toutes ces menaces? leur dis-je. » Si vous voulez attendre jusqu'au matin, lais- » sez-moi du moins dormir; sinon, je suis prêt » à tout, faites de moi ce que vous voudrez. » Enfin, ils s'endormirent et me laissèrent en faire autant.

» Il m'eût été facile de me retirer, de jour ou de nuit; un seul Indien, de deux ou trois

qui paraissaient fidèles, m'aurait suffi pour m'accompagner au travers des bois jusqu'à la réduction de Saint-Jean des Chiquitos, qui en était éloignée d'environ soixante lieues. Ils se fussent fort peu mis en peine de moi, puisqu'ils ne voulaient me tuer qu'afin qu'aucun d'eux ne me suivît aux réductions des Chiquitos. Mais je m'étais offert à Dieu, et j'avais fait mon sacrifice. Je me sentais une intrépidité que lui seul peut donner. Je n'ignorais pas ce que j'avais à attendre de leur cruauté, et il me semblait que j'aurais été insensible à tout; ma tranquillité était parfaite. Une fois seulement, me trouvant à l'église, où j'invoquais le secours du Ciel, je fus saisi d'une palpitation de cœur si violente que si elle m'eût duré un demi-quart d'heure, je crois qu'elle m'eût ôté la vie; mais elle ne dura pas la moitié d'un *Ave Maria.* Je me dis à moi-même d'un ton railleur : « Holà! tu as peur! » et au même instant cette palpitation cessa. Je ne sentis plus dès lors aucune autre inquiétude que celle de voir se consommer, peut-être, la perte de plus de quatre cents âmes et celle de leur postérité, s'ils m'ôtaient la vie, de sorte que je me faisais même scrupule de mourir en une si belle occasion.

» Enfin, le jour allant bientôt poindre, je sortis de la sacristie et je leur dis de se retirer chez eux : « Bien qu'il soit dimanche, je n'ose » plus célébrer davantage pour vous le saint » sacrifice. »

» Deux jours auparavant, j'avais consommé les saintes hosties, brûlé les saintes huiles, et enterré les vases sacrés, à l'exception d'un petit calice. Mais ceux que j'avais chargés de ce soin furent si peu fidèles, quoiqu'ils parussent l'être, que peu d'heures après, le fils aîné de Jacques Dioné vint en ma présence reconnaître l'endroit où ils étaient. J'ordonnai de les enterrer ailleurs, mais mon ordre ne fut pas exécuté. Je me trouvais seul et à la merci de ces barbares.

» Dès que mes Indiens se furent retirés à leurs cabanes, je fis brûler au milieu de la cour, en grande hâte, tous les ornements sacrés et tout ce qu'ils auraient pu profaner, à l'exception de mon crucifix que j'avais au cou et de mon chapelet. Craignant qu'ils ne m'en laissassent pas le temps, je fis appeler le cacique principal et lui dis : « Tu sais que je ne redoute pas la mort, quelque cruelle qu'elle » soit ; je ne te fais qu'une seule prière : ne permets point que l'on m'ôte mes vêtements. »

Il ne daigna pas me répondre. « D'ailleurs, » ajoutai-je, que gagneras-tu à ma mort? Plu- » sieurs autres mourront avec moi, car la fureur » des tiens ne pourra se contenir, et après moi » ils feront mourir les Zamucos qui sont ma- » riés dans ta tribu et qui n'ont pas suivi leurs » compatriotes par affection pour leurs épou- » ses. Si tu veux aller prendre ce qu'il y a de » couteaux, d'aiguilles, de grains de verre dans » le magasin, je ne puis t'en empêcher. Appelle » tous les Indiens et toutes les Indiennes de la » réduction, et je leur ferai distribuer la toile » de coton et tout le reste. Permets seulement » à tous ceux qui le voudront de demeurer avec » moi. »

» Pendant que je lui parlais, il jeta les yeux sur le grand feu où il voyait jeter par un jeune garçon les chasubles et autres ornements sacrés, et il fut saisi d'un tel tremblement que je crus qu'il allait tomber à mes pieds. « Qu'as- » tu? lui dis-je; pourquoi trembles-tu?—Parce » que, me répondit-il, je vois jeter au feu les » ornements avec lesquels tu nous disais la » messe. » Il sortit ensuite pour appeler les siens. Il n'y eut que dix ou douze Zamucos qui déclarèrent vouloir me suivre avec leurs femmes

aux réductions des Chiquitos. Le cacique des Ugaronos ne voulut permettre à aucun des siens de demeurer avec moi. Ainsi, tout ce que j'avais gagné, c'était d'avoir ramassé à mes côtés ces jeunes Indiens pour mourir avec moi. Du reste, occupés à recevoir les toiles de coton et à prendre ce qu'ils trouvaient de victuailles dans un autre endroit, ils ne s'inquiétèrent point de ce que je faisais jeter au feu. C'était pour eux comme un jour de Pâques, et surtout pour le misérable Dioné qui persistait dans sa résolution de m'ôter la vie.

» Sous prétexte de m'apporter un morceau de vieille serge, il entra dans ma chambre, et voyant les courtines de coton autour de mon lit, et mes coffres fermés, il se retira en disant : « Oh! oh! il y a encore bien des choses ici! » Vers midi, je leur dis de se retirer et de revenir après le dîner. Ils n'y manquèrent pas; les principaux caciques tirèrent du magasin tout ce qui s'y trouvait, et en firent la distribution au milieu de la place. Vers le soir, deux jeunes garçons que j'avais envoyés à Saint-Jean donner avis de ce qui se passait, revinrent, me disant qu'ils n'avaient pas osé passer, parce que les Zamucos avaient pris les devants. En

même temps, mes Ugaronos, se défiant les uns des autres, me prièrent de prendre en dépôt ce qu'ils m'avaient volé, tandis qu'ils iraient donner sur les Zamucos ; je ne voulus rien recevoir. Ils me dirent alors qu'ils ne dormiraient pas cette nuit dans ma cour ; ils se retirèrent et s'en furent tenir leur conciliabule. Le principal cacique donna l'ordre en ces termes : « Demain nous sortirons d'ici, mais aupara» vant nous prendrons congé du Père. »

» Notre Jacques Dioné ne s'était jamais vu si riche ni si bien pourvu de vivres ; il espérait trouver encore beaucoup à piller dans ma chambre le lendemain matin ; mais voilà que vers les huit heures du soir, il est tout-à-coup saisi d'un mal étrange, et on le voit courir autour de sa cabane comme un homme effrayé qui veut éviter les coups d'un ennemi qui le poursuit. Ses enfants le prennent et le font rentrer dans sa cabane ; mais il commence à se jeter de tous côtés, et enfin, une heure après, il tombe mort.

» Je ne fus informé de cette mort extraordinaire que le lendemain matin, par le jeune garçon qui me servait ; et reconnaissant la main de Dieu dans ce terrible accident, je sortis pour mieux connaître ce qui était arrivé. La réduc-

tion était dans un morne silence, et de la porte je voyais seulement mes Indiens lier leurs hardes en toute hâte pour se mettre en marche : ils ne délibéraient plus sur les moyens de me tuer, ils ne songeaient qu'à fuir eux-mêmes.

» Comme je me promenais dans la cour, le principal cacique des Ugaronos passe tout près de moi sans me regarder, et s'abouche avec le jeune homme Zamucos qui était avec moi. Comme ils se parlaient à voix basse, je m'approche, et je dis au Zamucos : « Que te dit-il ? » — Il me demande, répond le jeune homme, » quel chemin tu prendras pour nous conduire » à la réduction de Saint-Jean.—Je ne bougerai » pas d'ici, répliquai-je ; si les Zamucos vien- » nent me tuer ici, à la bonne heure. » Cette réponse à laquelle le cacique ne s'attendait pas, le consterna. Il savait que la mort inopinée de Dioné avait rempli d'horreur toute la réduction, et que si j'y restais, dès la première journée ils l'abandonneraient pour venir me trouver. Alors il me dit : « Ne vois-tu pas que les Sapios » sont déjà en marche pour s'en aller ? — Je » ne suis pas aveugle, lui répondis-je, et toi- » même tu peux t'en aller avec les tiens ; tu n'as » plus que faire ici. » Je me rendis ensuite au

milieu de la place, où avec une véhémence plus que naturelle, Dieu me donnant des forces et m'inspirant sans doute ce que je devais dire, je leur fis une virulente invective, leur reprochant la manière dont ils avaient traité les Pères qui avaient eu soin de leur instruction. J'ajoutai que je ne faisais aucun cas de tout ce qu'ils avaient volé ; que j'en donnerais beaucoup plus, sans comparaison, pour une seule de ces âmes innocentes qui, par leur faute, allaient être infidèles à jamais. Je parlai environ une demi-heure, et je finis en disant que ceux qui voulaient persévérer dans le christianisme n'avaient qu'à demeurer avec moi, que ceux qui ne le voulaient pas nous laissassent en paix et se retirassent sans nous inquiéter davantage. Dieu donna une telle efficacité à mes paroles, que tous, d'une voix unanime, s'écrièrent : « Pourquoi nous en irions-nous? Dieu a ôté la vie à celui qui nous séduisait. Nous voulons être chrétiens. » Tous se retirèrent chacun dans sa cabane. Vers six heures du soir, je les fis venir à l'église, hommes et femmes, et après avoir récité le chapelet, selon la coutume de nos missions, je leur fis une nouvelle exhortation, que je terminai par un acte de contrition;

puis j'intimai aux plus coupables que le lendemain ils se confessassent.

» Le démon était trop intéressé, pour son propre compte, à la perte de ces âmes, pour céder si aisément. Il excita de nouveau quelques jeunes Indiens à vouloir m'ôter la vie cette nuit-là même; car ils craignaient d'être châtiés de leurs crimes, s'ils me suivaient aux réductions. Mais comme ils m'avaient déjà vu plusieurs fois avec un air qui les faisait trembler eux-mêmes, Dieu le permettant ainsi pour qu'ils ne se perdissent pas, ils résolurent de me tuer dans mon lit.

» Toute la réduction vint de nouveau dormir dans la cour; je ne m'étais pas encore retiré, lorsque j'entendis une voix s'écrier : « Qu'y » a-t-il à délibérer ? Otons-lui la vie sur son » lit? » A quoi un autre répondit : « C'est le » lieu le plus propice. » En même temps, ils entrèrent tous dans ma cour. Je feignis n'avoir rien entendu, et me retirant à la sacristie, je leur dis à tous : « Que Dieu nous donne à tous » une bonne nuit. » A quoi ils se mirent à rire. D'ordinaire j'avais une chandelle allumée près du matelas sur lequel je me jetais vêtu; mais cette fois je délibérai sur ce que j'avais à faire;

puis me disant : Je ne veux pas les voir me percer de leurs lances, j'éteignis ma lumière, je me jetai sur le matelas, et j'attendis.

» Du côté de l'église, la sacristie n'avait pas de porte, et de l'autre côté la porte ne fermait qu'avec un clichet qui s'ouvrait par dehors. Ils vinrent par l'église, environ un quart-d'heure après que je fus couché, et un d'eux s'approcha avec sa lance pour me percer. Quoiqu'il m'eût à ses pieds, il ne me vit pas dans l'obscurité et je ne le vis pas non plus. J'entendis seulement qu'en se retirant, il dit à ses compagnons, à quatre ou cinq pas de la porte ; « Je ne puis » voir où est son lit. » Il lui fut répondu : « Attendons jusqu'au point du jour. » Je m'endormis, et ce fut la seule nuit qu'il m'arriva de rêver qu'ils me tuaient à coups de lance. Certes, si Dieu, comme je l'espérais, m'eût donné la même force, étant éveillé, qu'il me donna dans mon songe, la mort endurée dans de telles circonstances n'a rien que de bien doux.

» Il commençait à faire jour ; je les attendais ; mais considérant que le salut de ces pauvres âmes dépendait de la conservation de ma vie, je sortis de la sacristie, et je leur dis : « Quand » donc cesserez-vous d'écouter les suggestions

» du démon? Pourquoi tel et tel prétendent-ils » de nouveau m'ôter la vie? Ne voyez-vous pas » que Dieu ne veut pas vous perdre? Dimanche » matin, vous étiez disposés à me faire mourir, » Dieu ne le permit pas : vous remîtes la partie » à lundi, et ce jour-là, la mort épouvantable » de Dioné vous arrêta. Cette nuit, un tel me » chercha sans me trouver. » Puis, m'adressant à lui, il était à six ou sept pas de moi : « Si » tu ne voyais pas mon lit, pourquoi ne vins-tu » pas un tison à la main, comme tu fais lorsque » tu cherches quelque chose dans l'obscurité » de ta cabane? » Puis je me mis à genoux : « Me voici prêt à mourir, leur dis-je, si Dieu » vous donne le pouvoir de m'enlever la vie; » je donne volontiers mon sang pour le salut de » vos âmes. » Alors, les bras ouverts et tendus vers le ciel, élevant la voix, je m'offris à Dieu en victime dans leur propre langue. Ils étaient mornes, tremblants, les yeux fixés en terre et leurs lances à la main. Je me levai, leur disant : « Retirez-vous dans vos cabanes, et que Dieu » veuille vous éclairer. »

» Deux heures après, je recevais la visite des caciques; ils voulaient, me disaient-ils, se confesser, comme je le leur avais recommandé la

veille. « Il n'y a qu'un instant vous vouliez me » tuer, et à présent vous voulez vous confesser. » Prenez garde de commettre un crime plus » grand que tous les autres ; c'est un sacrilége » que vous allez faire, si vous vous confessez » sans ferme propos ni douleur. — Fort bien, » répondit le principal cacique, il n'y a rien » qui presse pour cela. — Que prétends-tu faire? » répliquai-je. Dis-moi franchement ta pensée. » — Dans ta chambre, je te la dirai en secret. » Etant seul avec lui, il me dit qu'il craignait les Chiquitos: « Ils me mettront en pièces pour avoir » été l'auteur du complot, ou du moins pour ne » m'y être pas opposé, comme je le devais en » ma qualité de premier cacique à qui tous les » autres obéissent. » Je l'assurai qu'il n'encourrait aucun châtiment, et que tous nos Pères lui pardonneraient à ma prière. Il me désigna alors une vingtaine de ceux qui étaient les plus revêches, et tous ceux qui avaient voulu me tuer et qu'il redoutait le plus. Je les fis venir sur-le-champ dans ma chambre où je les embrassai plusieurs fois les uns après les autres ; je parvins à les rassurer, et je les congédiai véritablement changés.

» Je ne savais comment informer de ce qui

se passait les réductions des Chiquitos; heureusement, le Père Antoine Guaspo, envoyé pour m'accompagner, arriva: les Indiens des Chiquitos, venus avec ce Père, s'en retournèrent le lendemain; je les chargeai de mon message, et en même temps je demandai deux cents Indiens Chiquitos qui pussent nous servir d'escorte dans le voyage. Ces deux cents Indiens n'arrivèrent point, parce que le supérieur de cette réduction, qui connaissait la férocité des Ugaronos, craignit qu'ils ne fissent des leurs, et ne rejetassent ensuite la faute sur les Chiquitos. Mais il nous envoya le Père Jean Esponella, avec des ornements pour célébrer la sainte messe: ainsi nous nous trouvâmes trois missionnaires à la discrétion de ces barbares. Le Père Jean Esponella savait fort peu leur langue; il n'avait passé qu'un an environ dans leur réduction de Saint-Ignace, et le Père Antoine Guaspo était récemment venu de Cordoue à cette mission. Il y a fait, je vous en réponds, un rude noviciat.

» Cependant j'espérais toujours voir arriver les Chiquitos, parce que le Père Esponella avait quitté sa réduction sans savoir d'une manière bien positive la résolution du Père supérieur.

Mais nos barbares que je parvenais bien difficilement à maintenir, et qui étaient à peu près pires que des infidèles, se lassèrent de dissimuler. Le principal cacique vint me dire, le 23 octobre, qu'ils étaient fatigués d'attendre les Chiquitos et qu'ils voulaient au plus tôt quitter avec moi la réduction. Je voulus le dissuader; mais se mettant en colère, il me dit: « Toi, tu te trouves » bien ici; mais nous autres, nous nous y trou- » vons fort mal. » Ne voulant pas les irriter davantage, nous sortîmes de notre réduction le lendemain après midi pour nous diriger vers celle des Chiquitos.

» Nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos à une demi-lieue de notre réduction; ma mort et celle de mes deux compagnons étaient décidées. Je compris, par deux coups de sifflet, que cette nuit-là même devait être pour nous la dernière: je dissimulai. Une pluie abondante qui dura presque toute la nuit fit remettre la partie. Mais c'est Dieu qui les retenait, et un je ne sais quoi qui les frappait dans ma personne: car rien ne les empêchait de venir à moi ouvertement, et d'exécuter dans l'obscurité de la nuit leur détestable projet.

» La pluie nous obligea à séjourner le lende-

main dans le lieu où nous avions passé la nuit; le lendemain, Dieu m'inspira de changer mes dispositions, ce qui déconcerta les leurs. Ils remirent à nous ôter la vie dans la Vacherie qui est éloignée d'environ seize lieues de la réduction de Saint-Ignace. J'étais las de lutter avec une canaille dont le cœur était si endurci, et je me contentais d'écouter avec dédain leurs insolences, parfaitement résigné à tous les mauvais partis qu'ils pourraient me faire.

» Les choses étaient à un tel point, que la nuit de saint Simon et saint Jude, je ne dormis point dans mon hamac, mais sur la terre. J'étais convaincu qu'ils viendraient me tuer, et je ne voulais pas mourir endormi. Ils chantèrent et crièrent selon leur coutume barbare jusque bien avant dans la nuit, et je les attendais à chaque instant.

» Dieu voulait de moi autre chose, car il permit qu'une femme, éloignée à peine de sept ou huit pas de l'endroit où était mon hamac sous lequel je m'étais placé, fut assaillie des douleurs d'une fausse couche. Je demandai de quoi elle se plaignait, et ayant connu la raison de ses cris, je lui dis de m'avertir lorsque son enfant serait au monde. Bientôt elle me cria

qu'elle avait accouché. Je me levai pour juger de l'état du nouveau-né, et je reconnus qu'il ne courait pas un risque prochain de mourir sans baptême. Je me déterminai alors à profiter de cette occasion pour faire un dernier effort et dissuader nos barbares. Il était environ minuit : j'appelai tous les caciques, et je voulus que les plus mauvaises têtes vinssent avec eux. Alors de nouveau *irruit spiritus Domini*, je leur parlai avec autant de véhémence que je l'avais fait quelques jours auparavant sur la place de la réduction : entre autres choses, je leur dis : « Si vous voulez nous tuer, qu'est-ce » qui vous retient ? Si vous ne voulez pas exé» cuter ici votre dessein, eh bien ! éloignons» nous à deux jets de pierre ; je suis prêt à vous » suivre ; mon compagnon ne vous craint pas » plus que moi. » Dieu daigna toucher de nouveau leurs cœurs, et ils promirent tous de me suivre. Après quoi je fis baptiser le nouveau-né : ce fut le Père Antoine Guaspo qui lui donna le baptême, et près de la réduction de Saint-Jean, ce petit ange avait le bonheur d'aller au ciel.

» Le lendemain, j'appelai le principal cacique des Ugaronos : je lui représentai que s'il

ne se déterminait pas sincèrement à me suivre, il avait tout à craindre de la colère de Dieu ; qu'il ne devait pas oublier la mort terrible de Jacques Dioné. Mes paroles firent l'impression que je souhaitais. Dès lors notre cacique anima tous les siens à me suivre comme l'aurait fait le plus zélé missionnaire.

» J'avais fait prendre les devants au Père Jean Esponella, avec mes coffres, et je suivais à pied avec le Père Antoine Guaspo. Je croyais le Père Esponella au moins à vingt lieues de nous : par la malice des Ugaronos qui l'accompagnaient, je ne me trouvais qu'à trois lieues de lui.

» Enfin, le Père Esponella arriva heureusement à sa réduction, où il trouva tous les Zamucos qui s'y étaient rendus, rejetant la cause de tout sur les Ugaronos, et moi, le 20 novembre, j'entrais dans la réduction de Saint-Joseph avec tous mes chers Ugaronos, sans entrer dans celle de Saint-Jean où je laissai le Père Antoine Guaspo. J'eus la consolation de pouvoir dire : *Non perdidi ex eis quemquam nisi filium perditionis*, le malheureux vieillard Jacques Dioné ; ils furent reçus par nos Pères avec charité et compassion. Je les laissai aux soins du Père

Jacques Contreras qui avait été leur curé avant moi, et moi, afin que ma présence ne les couvrît point de honte, je vins à cette réduction de Saint-Michel des Chiquitos.

» J'ai passé plusieurs autres incidents, lassé d'écrire une si longue lettre ; mais je crois avoir accédé à vos désirs. Vous me demandiez un peu d'or de la province du Paraguay : vous en trouverez beaucoup dans cette lettre, et que celui qui en voudra davantage, vienne ici, il en pourra prendre à pleines mains. Quant à l'or d'une autre espèce, je n'en ai pas encore eu un seul grain à ma disposition. Je finis, mon cher ami et Révérend Père, le papier m'y obligeant, et je serai toute ma vie, etc. »

CHAPITRE VIII

Séjour du Père Chomé chez les Chiquites. — Ses écrits. — Ses vertus.

Le Père Chomé passa deux années entières à Saint-Michel de Chiquitos, et employa tout ce temps à étudier à fond la langue des Chiquites. Il parvint à en saisir si parfaitement le génie et à la parler avec tant de facilité, que les indigènes eux-mêmes en étaient dans l'admiration, et disaient que jamais homme ne l'avait égalé dans la connaissance de leur idiôme.

Au commencement de 1749, il fut envoyé comme curé à la réduction de l'Immaculée-Conception; et en quatre années il y fit, pour le bien des Indiens, infiniment plus que n'y avait fait en dix ans son prédécesseur, tant était grande l'ardeur de son zèle. Il rassembla tous les matériaux nécessaires à la construction d'une nouvelle église, et ne s'épargna aucune peine pour amener cette entreprise à bonne fin. On le vit pétrir lui-même les briques, construire le four destiné à les cuire, abattre dans les forêts les

arbres pour la charpente, les équarrir, scier et raboter des planches. Les Indiens l'aidaient sans doute dans tous ces travaux, mais il les présidait lui-même et les animait par son exemple. Cependant il ne négligeait pas l'instruction de ses néophytes, et en leur élevant un temple matériel, il s'efforçait d'élever dans leurs cœurs un temple plus digne des regards de Dieu, en s'appliquant à les former aux vertus chrétiennes et à les porter à toutes les œuvres de la sainteté évangélique.

Tout était prêt pour la construction de l'église, et il était capable de l'achever lui-même, car il n'avait pas des connaissances médiocres en architecture. Mais il se démit de sa cure. Le Père Provincial n'approuvait pas l'ardeur avec laquelle il pressait l'achèvement de l'église, et il lui semblait préférable, bien qu'il s'agît d'une entreprise sainte, de procéder plus lentement et de ménager davantage les Indiens. Il paraît que ce fut pour cette raison que le Père Chomé quitta la Conception.

Il se retira à Saint-François-Xavier, dont il aida le curé dans l'instruction des néophytes et l'administration des sacrements. Ayant alors plus de loisir, il s'appliqua avec un redouble-

ment de zèle à sa perfection et à l'étude. Outre les exercices communs auxquels il assistait avec une grande régularité, il s'en imposa d'autres en son particulier. Il ne donnait que quatre heures au sommeil, et pour se lever plus promptement, il prenait son repos sans se dépouiller de ses vêtements. Il ne sortait de sa chambre que pour remplir les devoirs de son ministère, et visiter Notre Seigneur dans la sainte Eucharistie.

Outre les lettres consignées dans le *Recueil des lettres édifiantes*, le Père Chomé en écrivit beaucoup d'autres aux principaux personnages des provinces de Lima et des Chiquitos. Les savants de l'Europe en auraient fait le plus grand cas, si elles avaient été publiées, car elles étaient remplies d'observations astronomiques dans la zone torride, de détails pleins d'intérêt sur la physique, et d'une foule de remarques très-propres à jeter de nouvelles lumières sur l'histoire naturelle.

Il composa aussi une grammaire et un dictionnaire de la langue des Zamucos, donna les racines de la langue des Chiquites pour la plus grande utilité des missionnaires obligés de l'apprendre, et réunit en un volume considérable

les tournures et les locutions particulières à ces peuples. Ce fut dans la langue des Chiquites qu'il traduisit l'excellent ouvrage du Père Niéremberg qui a pour titre : *Différence du temps et de l'éternité,* et le traité de Thomas A-Kempis, sur le mépris du monde, afin qu'ils pussent être lus par ses néophytes ; il rédigea aussi en cette langue un catéchisme et un cours d'instruction religieuse destinés à ceux qui étaient novices encore dans l'œuvre de la conversion des Indiens. Mais son ouvrage le plus important fut une histoire des Chiquitos en deux grands volumes. Cette histoire, écrite par un homme qui connaissait si bien tout ce qui concernait cette nation, aurait été d'un vif intérêt et d'un grand agrément pour les lecteurs instruits ; mais tous ces trésors de science ont été dispersés et perdus par suite de l'expulsion des Jésuites en 1767.

Cependant les vertus du Père Chomé excitaient encore plus l'admiration que l'éminence de ses talents et la variété de ses connaissances.

Au milieu même de ses travaux, et malgré ses fatigues surhumaines, il était exact à l'oraison et à tous les exercices de la vie religieuse. Dans les forêts qu'il avait à traverser, et où il

ne pouvait pénétrer qu'au moyen de la hache, on le voyait souvent se retirer à l'écart pour s'entretenir avec Dieu. Un jour, tandis qu'il était ainsi en prière, agenouillé sur la terre, un serpent à sonnettes, dont la morsure est mortelle, vint, sans qu'il s'en aperçût, entourer une de ses jambes. Lorsque le Père voulut se relever, sentant un obstacle, il y porta la main. Comprenant alors le danger, il invoque avec confiance Celui qui a dit en parlant de ses apôtres : *Serpentes tollent et non eis nocebunt*, ils prendront les serpents, et les serpents ne leur nuiront pas; et cette parole s'accomplit pour lui à la lettre : à l'instant même le serpent se déroule, et glissant parmi les buissons et les épines, prend la fuite sans faire le moindre mal au pieux missionnaire.

Il avait une dévotion particulière pour la Mère du Sauveur et l'Ange gardien, et plus d'une fois aussi il éprouva leur protection spéciale. Ainsi, un jour qu'il gravissait l'étroit sentier d'une montagne escarpée et bordée d'affreux précipices, la mule qu'il montait fit un faux pas, et il devait être jeté au fond de l'abîme qui se trouvait à ses pieds. Il invoqua le nom de Marie, et au grand étonnement de

tous ceux qui l'accompagnaient, il ne lui arriva aucun mal. Dans une autre circonstance, il échappa à un danger de même nature en invoquant son Ange gardien.

Il était d'un tempérament bilieux et enclin à la colère ; mais il savait si bien le dominer, qu'il comprimait sans effort même les premiers mouvements de son irascibilité naturelle. On ne s'apercevait de l'énergie de son caractère que quand il s'agissait de faire de grandes choses pour la gloire de Dieu, ou de lutter contre des difficultés inouïes. Mais son calme était parfait au milieu des épreuves, et, ce qui est moins facile pour les âmes de cette trempe, lorsqu'il recevait quelqu'injure.

Dans la traversée qu'il fit pour se rendre de Cadix aux Indes, il crut devoir reprendre un passager qui paraissait s'oublier. Celui-ci ne lui répondit que par un soufflet : Chomé demeura impassible, et ne laissa pas même échapper une parole de plainte : ce qui est le signe d'une grande vertu dans un homme dont le caractère était si bouillant. Ayant été chargé d'entreprises très-difficiles, et de tant d'affaires délicates dans un si grand nombre de lieux différents, il a dû essuyer bien des contradictions, et

remarquer souvent que tous ne l'approuvaient pas, que même plusieurs le condamnaient ouvertement. Dans ces circonstances, il ne s'inquiétait pas des critiques ni des jugements que portaient les hommes : il parlait ou il agissait comme il croyait devant Dieu devoir le faire, sans s'inquiéter d'autre chose. Mais en même temps il se rendait sans réplique aux observations de ses supérieurs, et la promptitude avec laquelle nous l'avons vu se porter dans les lieux qu'ils lui désignaient, prouve assez combien son obéissance était aveugle.

La pauvreté lui était particulièrement chère ; il n'avait rien à lui ; il se contentait du strict nécessaire, et distribuait le reste à ses Indiens qu'il aimait tendrement. Il avait si peu de souci de lui-même, qu'il ne quittait un vêtement que quand, troué de toutes parts, il ne pouvait plus le couvrir. La couverture de laine dont il se servait lui avait été donnée à Cordoue en 1732 : il n'en voulut jamais d'autre, et pourtant elle était tellement usée qu'elle ne le garantissait plus des rigueurs du froid. C'était aussi par esprit de pauvreté qu'il lisait et écrivait pendant le jour, et qu'il consacrait le temps de la nuit à prier ou à réfléchir sur ce qu'il avait à écrire le lendemain.

Sa patience égalait sa piété. Dans sa vieillesse, il fut en proie à de vives douleurs : il avait la goutte aux pieds et aux mains ; il lui était impossible de se tenir debout et de marcher, même à l'aide d'un bâton. Mais au milieu de ses souffrances, il montra toujours un courage inaltérable. Il se faisait porter, par un Indien, à la chambre de son collègue pour se confesser, à l'église pour y entendre la sainte messe et communier. Puis il y demeurait en prière jusqu'à ce que cet Indien revînt le prendre pour le reporter dans sa cellule. Pendant dix mois, ses douleurs furent telles qu'il ne pouvait pas même se remuer, et jamais il ne perdit rien de son grand calme et de sa conformité parfaite à la volonté de Dieu. Il ne cherchait pas un adoucissement à ses maux dans les vaines consolations que peut donner le commerce des hommes ; il évitait au contraire tous les entretiens peu sérieux ; il s'occupait d'étude et de science, et donnait plus de temps à la prière.

CHAPITRE IX

Le Père Chomé quitte le pays des Chiquites. — Sa mort.

Nous n'avons pas à raconter ici par quelles trames infernales les philosophes impies du XVIIIme siècle parvinrent à irriter, contre les Jésuites, Charles III, roi d'Espagne. Trompé par les manœuvres de faussaires habiles, il décréta, en 1767, l'expulsion des Jésuites de tous ses Etats. Le 7 juin, Bucareli, gouverneur de Buénos-Ayres, envoya des ordres cachetés à tous les commandants placés sous ses ordres, avec injonction de ne les ouvrir que le 21 juillet; et selon le contenu des dépêches, dès le 22 juillet, chaque Père établi dans sa mission vit arriver une escouade armée, avec ordre de l'emmener sans lui accorder aucun délai. Les missionnaires employés dans les provinces éloignées de Guyara et des Chiquites ne furent pas d'abord compris dans le nombre des proscrits; mais cette mesure ne tarda point cependant à leur être appliquée, et le 4 septembre de la

même année fut le jour fixé pour leur départ. Il était naturel d'espérer une exception pour le Père Chomé : comment l'autorité s'obstinerait-elle à étendre tant de rigueur sur un vieillard de 71 ans, dont l'état de santé était si déplorable qu'il ne pouvait plus quitter le lit? Le commandant chargé de l'exécution de la sentence en référa au sénat; le sénat fut inexorable et déclara que le Père Chomé devait partir comme les autres. C'était la seule réponse possible, si le sénat voulait s'en tenir à la lettre close du Roi; car on y lisait ces mots: « Vous ferez » saisir tous les Religieux Jésuites, et vous » les ferez conduire comme prisonniers au port » indiqué dans les vingt-quatre heures; là ils » seront embarqués sur des vaisseaux à ce » destinés. Au moment même de l'exécution, » vous ferez apposer les scellés sur les archives » de la maison et sur les papiers des individus, » sans permettre à aucun d'emporter avec soi » autre chose que ses livres de prières et le » linge strictement nécessaire pour la traversée. » Si après l'embarquement, il existait encore » un seul Jésuite, même malade ou moribond, » dans votre département, vous serez puni de » mort. »

Le Père Chomé reçut cette nouvelle avec résignation, adorant humblement les desseins de Dieu. On le tira de son lit, on le plaça sur un hamac traversé aux extrêmités par deux barres de bois, et deux Indiens le portèrent sur leurs robustes épaules. On devine assez ce qu'eut à souffrir et ce vénérable vieillard et ceux qui étaient chargés de ce fardeau; ce fut de la sorte que se fit le voyage de Saint-Xavier à Sainte-Croix. Le reste du trajet fut encore plus pénible, surtout quand on eut à franchir les hautes montagnes qui traversent le Pérou. Plus d'une fois le Père Chomé tomba en défaillance, et ses compagnons, croyant le voir expirer, lui donnèrent les secours qu'on administre aux mourants. On arriva à Cochavamb. Cette ville est bien située, dans un pays fertile, sous un ciel serein : si le Père Chomé eût eu la permission d'y attendre la mort qui ne pouvait plus tarder! mais non, il lui fallut avancer, avancer encore, et la route que devaient suivre les exilés était affreuse. Sans parler des autres montagnes escarpées qu'ils devaient traverser, il leur fallait franchir le mont Tapari, bien plus inaccessible et plus dangereux encore; le Père Chomé, toujours dans le même équipage, le

franchit avec ses confrères. Il respirait encore, dit le Père Péramas, mais il respirait moins pour vivre que pour mourir plus lentement et plus souvent.

Après une marche de trente lieues à travers des contrées si sauvages et d'un abord si difficile, on arriva à Oruro, ville assise sur un terrain stérile, mais pourtant ville opulente où tout abonde à cause des nombreuses mines d'or et d'argent que l'on exploite dans les environs. Là, le Père Chomé sentit que sa dernière heure était venue, et que bientôt la mort apporterait un terme à ses infortunes ; il demanda et reçut une dernière fois les sacrements, et expira peu après, la veille de la Nativité de la Vierge, 1768. Il avait quitté Saint-Xavier le 4 septembre 1767 : ainsi ce pénible voyage, qu'il fut obligé de faire dans une situation aussi triste, dura plus d'une année.

Il se montra, jusqu'au dernier moment, toujours semblable à lui-même : malgré ses souffrances qui ne lui laissaient pas un instant de repos, il n'omit jamais un seul jour la récitation du saint Office, et en le terminant il avait coutume de répéter ces paroles du Prophète : *Clamabit ad me et ego exaudiam eum, cum ipso*

sum in tribulatione; il criera vers moi, et je l'exaucerai; je ne l'abandonnerai pas dans la tribulation. Il rappelait à Dieu la promesse qu'il a faite de venir en aide à quiconque met sa confiance en lui, et Dieu, fidèle à sa parole, l'a toujours soutenu au milieu de ses peines. Etendu sur son hamac, le Père Chomé élevait fréquemment vers le ciel son esprit et son cœur, et renouvelait souvent à Dieu l'offrande de ses souffrances et de tout son être; il multipliait aussi ses actes d'humilité, de patience et de conformité à la volonté divine. Jamais il ne sortit de sa bouche une seule plainte, pas la moindre parole d'amertume contre ceux qui, avec tant d'injustice et d'inhumanité, lui avaient imposé les rigueurs d'un pareil exil.

Il méritait sans doute un sort plus doux, cet homme d'un cœur si élevé, d'un courage si héroïque, d'une science si profonde et si variée, d'un zèle si énergique; cet apôtre infatigable qui n'a jamais su reculer devant aucun dévoûment, aucun sacrifice qu'exigeait de lui la gloire de Dieu et le bien des âmes. Il pouvait rester en Europe, goûter les douceurs de la famille et de la patrie; il y aurait mené une vie honorée et tranquille; son nom aurait brillé à côté de

ceux de Bollandus, d'Heschenius, de Papebrock, de tous ces savants hommes qui ont élevé à la gloire des saints le magnifique monument des *Acta Sanctorum*. Mais il a renoncé à tous ces avantages pour aller au loin, avec des fatigues incroyables, et au prix des privations les plus inouïes, convertir à l'Evangile et former à la civilisation les peuples assis au milieu des ombres de la mort. Il savait, en effet, que s'il est beau de rechercher et de publier les actes des saints, il est plus beau et plus glorieux encore de marcher sur leurs traces, en vivant saintement et en souffrant beaucoup, à leur exemple, pour ses semblables et pour Dieu.

FIN.

NOTE

ACTUS

RECEPTIONIS ANTONII IGNATII CHOMÉ IN NOVITIATU SOCIETATIS JESU TORNACENSIS.

Ego Ignatius Chomé Duacensis, natus 1696 die 31 julii ex legitimo thoro, patre Jacobo Chomé et matre Mariâ Catharinâ Gilbert, ambobus superstitibus, et arte stannneariâ viventibus, grammaticæ et humanioribus litteris operam dedi Duaci apud Patres Societatis Jesu per sex annos et medium; philosophiæ vero per triennium, per annum professore R^do^ P. Descamps, et reliquos duos professoribus R^do^ P. Nicolao Pierpont, et R^do^ P. Paulo de Savignac ejusdem Societatis professoribus; admissus fui in Societatem a R^do^ P. Balduino Haucquier, ejusdem Societatis per Gallo Belgium præposito provinciali, Duaci 17 augusti anno 1714. Veni ad domum probationis Tornacensis 28 septembris ejusdem anni sub horam sextam vespertinam. Examinatus fui a R^do^ P. Judoco Vanoye dictæ domûs probationis rectore, juxtà examen generale ejusdem Societatis, etc., etc.

Actum Tornaci in domo probationis 21 octobris 1714.

IGNATIUS CHOMÉ.

Cette pièce est extraite de l'*Album novitiorum domûs Tornacensis,* page 69, qui repose à Bruxelles dans la bibliothèque de Bourgogne.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Douai.—Imprimerie DECHRISTÉ, rue Jean-de-Bologne.





